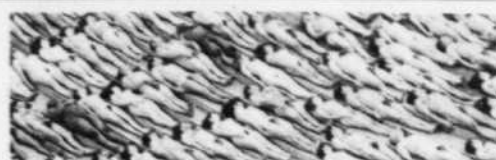




CINÉMA
Coups de cœur en série de nos trois
journalistes et critiques
Page E 4



DE VISU
Une année de hauts et de bas
sur fond de décennie chargée
Page E 6

CULTURE



Isabel Richer, Jean-François Pichette, Gilbert Sicotte et James Hyndman dans *Trauma*, la nouvelle télésérie médicale de la prolifique Fabienne Larouche

SOURCE RADIO-CANADA

TÉLÉVISION

Séries en stock

Radio-Canada lance *Trauma* et *Mirador*

STÉPHANE BAILLARGEON

En télé, franchement, on ne peut pas vraiment se plaindre de la décennie qui s'achève. Du moins, si on sait regarder tout en haut, près du sommet, loin de *Pour le plaisir* ou d'*Occupation double*. La série, ce vieux genre constamment renouvelé, a connu une période faste ici comme ailleurs. Avec *Lost*, *Mad Men*, *Six Feet Under*, *The Shield*, *The Sopranos*, *The Wire* ou *Curb Your Enthusiasm*, la télé américaine a sans cesse élevé et bouleversé cette forme héritière du grand roman feuilleton du XIX^e siècle qui a aussi, en son temps, accouché de chefs-d'œuvre de finesse et de divertissement.

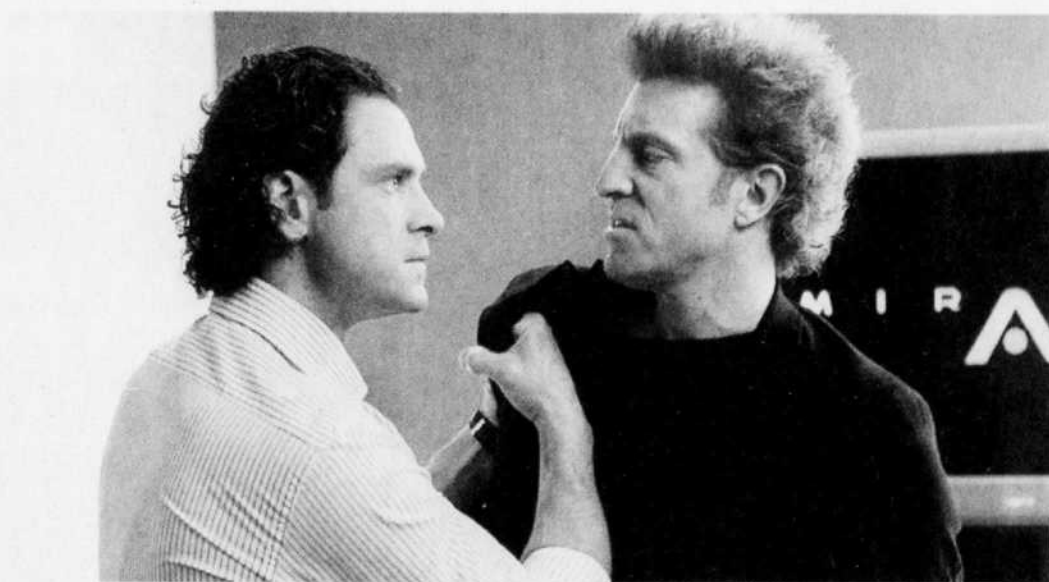
La télé québécoise a beaucoup donné à son tour, à son échelle, avec ses moyens. Ce qui a donné ce qu'il faut, c'est-à-dire du pur plaisir additionné à une réflexion, un portrait de société, un point de vue sur le monde. Par exemple sur la condition masculine et les relations de couple, avec *Minuit le soir* ou *Les Invincibles*. Par exemple sur les rapports à l'autre et les réflexions identitaires dans le Québec multiculturel ou pluriculturel, comme on voudra, avec *Pure laine*. Par exemple sur les douloureux souvenirs de famille, avec *Nos étés* ou *Aveux*.

Pourvu que ça dure, comme disait la maman de Napoléon. À en croire les producteurs et les diffuseurs, le système atteint ses limites, les budgets moyens d'une série ayant fondu comme les neiges du Kilimandjaro. N'empêche, comme toujours depuis que le monde est monde, chacun fait ce qu'il peut avec ce qu'il a. La prochaine décennie, avec ses moyens, va donc probablement engendrer de la bonne et de la pas pire télé, mais aussi encore beaucoup de niaiseries.

Radio-Canada, capable du meilleur, donne le ton de la rentrée hivernale avec deux nouvelles propositions qui entrent en ondes cette semaine, *Trauma*, mardi soir à 21h, et *Mirador* le lendemain, à la même heure. Deux séries, donc, et autant de tons, de styles et de manières. Oserait-on dire l'ancienne et la nouvelle? Pourquoi pas.

Bons sentiments et philo 101

Trauma explore le monde des hôpitaux, déjà surexploité par le petit écran sériel. Le décompte des productions américaines inspirées par la vie et le travail des médecins (les «*medical dramas*») dépasse la cinquantaine, ce qui fait à peu près une série par année depuis le temps où les docteurs de famille existaient encore et recevaient leurs patients



Patrick Labbé et David La Haye, les deux frères ennemis de la série *Mirador*

SOURCE RADIO-CANADA

en leur offrant une cigarette. *Ben Casey*, ça vous dit quelque chose? Et *Marcus Welby, M.D.*? On peut en rajouter encore une grosse vingtaine de la télé britannique, une dizaine de l'Australie.

Le Québec a étrangement moins donné dans ce créneau, exploré surtout par la prolifique Fabienne Larouche. Elle a coécrit *Urgences* (1995-1996) et elle en remet avec *Trauma*. La scène est dans un bel hôpital de Montréal (c'est de la fiction...) où s'active une équipe de traumatologues, ces urgentologues spécialistes des accidents. La froide et efficace D^{re} Julie Lemieux (Isabel Richer), directrice du département, mène la charge et contrôle les troupes masquées et désinfectées.

Assez vite, on comprend que tout ce beau monde souffre énormément, avec un alcoolo (le D^r Meilleur, incarné par James Hyndman), une fêlée de la fiole qui voit son père en apparition (la sensible interne Sophie, campée par Laurence Lebeuf) et un tas d'egos complexes et surgonflés, en conflits perpétuels. «*Les traumatologues se soignent en soignant les autres*», a résumé Fabienne Larouche au visionnement de presse, il y a quelques jours.

Trauma présente un Montréal hypermoderne, riche, léché, une sorte de ville idéale où le hasard fait mal aux êtres et aux choses. Le tournage cinéma, comme tous les éléments visuels, de la scénographie

aux costumes en passant par les appartements, donne une qualité visuelle indéniable au produit aseptisé, très «*surgeon chic*». La trame sonore en rajoute, avec pour pièces centrales des reprises de classiques du rock américain et de la pop anglaise interprétés par Ariane Moffat. Les puristes s'agaceront encore une fois de constater que l'émotion musicale s'appuie majoritairement sur des chansons anglophones.

C'est surtout une recette un peu facile, un peu cliché, à l'image de cette production qui ne révolutionne rien. Les épisodes fermés (un cas par épisode) racontent des histoires plus ou moins abracadabrantes oscillant autour de traumatismes. Les textes comme les dialogues manquent souvent de subtilité. En tout cas, les réflexions du docteur Légaré (Gilbert Sicotte) sur le rapport à la mort, au tragique, à l'autre, entendues dans les deux premiers épisodes, finissaient par énerver un peu. Les généralités, les bons sentiments et la philo 101 ne suffisent pas, ou plus. Il faut se surpasser pour tirer du jus original de ce monde, après des milliers d'heures de production mondiale avec stéthoscopes et bistouris.

Faiseurs et défaisers d'image

Trauma offre donc de la bonne télé, mais à l'ancienne, où on reconnaît les ficelles. Ce qui se révèle

être beaucoup moins le cas avec *Mirador*, une belle surprise à suivre. Déjà à lui seul, le sujet jette beaucoup d'intérêt, puisque l'action se situe dans le milieu des relations publiques, des faiseurs et des défaisers d'image. On pourrait dire que *Mirador* propose un portrait de groupe avec des ennemis directs des journalistes qui passent leur temps à gaver les chiens de garde et les toutous du pouvoir, mais on ne le dira pas. D'autant moins que les personnages de journalistes en prennent pour leur ego dans le portrait, qui frappe donc efficacement de tout bord.

Le cabinet *Mirador* fondé par Richard Racine (Gilles Renaud) emploie notamment ses fils Luc (David La Haye) et Philippe (Patrick Labbé). Le premier est chiant de chez chiant, baveux, arrogant, matérialiste. Il maîtrise la réplique assassine et vulgaire comme une sorte de Martin Matte avec cheveux, beaucoup de cheveux. Luc dit «*plotte*» et «*bitch*». Luc dit aussi: «*Mon téléphone sonne comme le système d'alarme d'une BMW dans Hochelaga-Maisonneuve*».

Le second frère, responsable de la cellule de crise, tente de conserver ce qui lui reste de morale et de droiture dans un recoin du monde qui en manque beaucoup. «*C'est l'histoire d'un gars qui essaie d'être éthique dans une famille où il y en a peu*, résumait le coauteur Daniel Thibault, au visionnement. *On a beaucoup donné dans l'antihéros au Québec. Nous, on a voulu écrire des anti-Bougons. On propose un homme qui a un grand cœur, un héros dans un contexte complexe*».

Daniel Thibault, *gagman* de spectacles humoristiques et champion de la petite phrase irrévérencieuse, a patiemment malaxé cette matière originale avec Isabelle Pelletier, comptant elle-même vingt ans d'expérience en pub et marketing. *Mirador* aussi boucle la boucle narrative un passage à la fois. Dès le premier épisode (*Le Syndrome de Pinocchio*), Philippe rentre au bercail, il retrouve son ex (Pascal Bussièrès), il reprend les hostilités avec son grand frère et il règle le dossier brûlant du grand gagnant de *Québec Idole* (une sorte de *Star Académie*, on le comprend), retrouvé avec une admiratrice droguée au GHB (la drogue du viol). Au second épisode (*De l'amour et du pardon*), Philippe doit choisir entre faire éclater un scandale concernant la mort à l'étranger d'un soldat canadien, fils d'une amie de sa mère, et aider le premier ministre à protéger son image.

C'est juste de la télé, évidemment...

CULTURE

Prix citron
à la télé-réalité

Avec la décennie agitée qui s'écoule, chacun y va de ses bilans et analyses. Plusieurs commentateurs mettent avec raison l'accent sur le rôle capital exercé depuis 2000 par les mutations technologiques en matière de codes relationnels, d'accès à l'information, etc. Grâce à Internet généralisé, aux téléphones capte-tout, purent être diffusées des images de manifestations iraniennes, de tortures en Irak par l'armée américaine, etc. Pour cela, que vive la révolution électronique!

Sauf que... Le journalisme citoyen, avec blogues rédigés souvent à-la-va-comme-je-te-pousse et déculottages divers dans My Space et compagnie, eut aussi son poids de dérivés. Culture du n'importe quoi à travers une information sans balises, sot voyeurisme étendu en nappe d'huile. N'en jetez plus!

En dix ans, c'est bien pour dire, les mentalités ont changé à une vitesse sans précédent. Trop vite pour s'offrir le recul de l'analyse. Nouveaux médias avec afflux d'informations mal décodées, soit, mais encore...

A ne pas oublier: l'influence dévastatrice de la télé-réalité, «la peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom», a précipité les gens, consentants, dans une sorte de vide. Le quart d'heure de gloire au moindre quidam prédit par Warhol, dont bien du monde rêvait, offrait en revers le sinistre écran du 1984 de George Orwell, œil tyrannique sur le privé désormais érigé en droit divin sur tout un chacun. Claude Meunier a bien pu y puiser avec plus ou moins de succès son thème pour sa *Petite vie* de Noël, elle fut un des grands bogues du nouveau millénaire.

J'étais en France en 2001 lorsque le raz-de-marée du premier *Loft Story* a déferlé sur les chaumières. Choc et stupeur! La communication entre les générations passait souvent mal dans les familles de l'Hexagone. Soudain, des ados ordinaires se livraient

ou faisaient semblant de le faire, car, avec des caméras sous le nez, le naturel se contracte, devant des adultes ébahis, qui en perdaient leur sens critique. Tous les grands médias

français, jour après jour, commentaient le phénomène «télé-réalité», avec plus ou moins de jugeote mais avec force mots ronflants. Au Festival de Cannes, les rejets de *Loft Story* faisaient accourir les foules pâmées, rejetant dans l'ombre les grandes vedettes de cinéma. Le président français Sarkozy surfa lui-même sur cette vague, transformant sa vie privée en spectacle. Au petit écran, le phénomène, qui avait débuté aux Pays-Bas, s'est, comme on le sait, étendu partout, ici comme ailleurs. Aujourd'hui en perte de souffle, cette télé-réalité, mais laissant tant de débris...

Car enfin, la fascination pour des encabanés sans discours ne pouvait servir qu'une *junk food* culturelle et créa un bataillon de sous-alimentés du bonnet. La télé-réalité, même pour ceux qui n'en ont pas consommé, par effet d'entraînement, sous l'odeur de l'air du temps, a contaminé nos sociétés comme la grippe H1N1. Ajoutez l'influence de la droite américaine, *preachers* et autres odieux moralistes religieux, qui achevèrent de transformer monsieur et madame Tout-le-monde en gardiens des ligues de vertu, obsédés du cul. Et la foule, la bave aux lèvres, de lapider sans analyse ni mise en contexte Polanski pour des crimes sexuels d'antan, Tiger Woods pour ses infidélités conjugales. Pensez donc! Un golfeur qui trompe sa femme! Au poteau! Alors que sa valeur repose quand même sur ses exploits sportifs! Et qui sommes-nous pour excommunier autrui? La télé-réalité, conjuguée au reste, a «matantisé» les mentalités. En ces bilans de décennie, comment ne pas lui attribuer un prix citron qu'elle n'a pas volé?

otremblay@ledevoir.com



ODILE TREMBLAY

MUSIQUE CLASSIQUE

Les 10 concerts classiques
de l'année 2009

CHRISTOPHE HUSS

L'année 2009 a été marquée avant tout par un triste événement: la disparition du père Fernand Lindsay, fondateur et directeur artistique du Festival de Lanaudière. 2009 aura aussi été l'année des rassemblements musicaux populaires impressionnants, avec le concert de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) au Centre Bell, en avril, et le récital de Plácido Domingo au Festival d'été de Québec: 60 000 personnes sur les Plaines pour écouter des airs d'opéra!

2009 est aussi l'année des gros projets: les premiers coups de pelle de la nouvelle salle de concert à Montréal, dont l'inauguration est prévue en septembre 2011, ainsi que le feu vert donné au nouveau Festival estival d'opéra de Québec, qui ambitionne de devenir un Salzbourg de l'Amérique du Nord.

Pour le reste, 2009, cru moyen, restera l'année de quelques instants mémorables et de pas mal de flops.

■ 1. Beethoven: *Concerto pour piano n° 3*. Radu Lupu, Orchestre symphonique de Montréal, Neeme Järvi. OSM, le 17 février. Le 3^e *Concerto* de Beethoven par Radu Lupu restera comme «le» moment musical de l'année 2009, accomplissement artistique qui dépasse les capacités de l'imagination. On envie les mélomanes de la ville de Lyon, en France, qui ont eu droit à une intégrale des concertos par le même pianiste deux mois plus tard! Le début du second mouvement restera gravé dans ma mémoire pour toujours. Excellente 5^e *Symphonie* de Chostakovitch par Neeme Järvi en seconde partie.

■ 2. Gershwin: *Concerto en fa*. Alain Lefèvre, Orchestre métropolitain, Yannick Nézet-Séguin. Festival de Lanaudière, le 4 juillet. Là aussi c'est un moment ponctuel. Mais, dans ce cas, ce n'est que ce moment-là au sein d'un concert d'ouverture de Lanaudière 2009 ennuyeux et beaucoup trop long. Cela dit, un instant précis si fort reste forcément inoubliable: à la fin du

1^{er} mouvement, d'un même élan, pianiste et chef se sont précipités l'un sur l'autre pour se donner l'accolade. Ce concerto de Gershwin incarnait la joie et l'ivresse de la musique.

■ 3. *Pailleasse* de Leoncavallo et *Gianni Schicchi* de Puccini. Marc Hervieux, Marie-Josée Lord, Gregory Dahl, Marie-Nicole Lemieux, OSM, James Meena. Mise en scène: Alain Gauthier. Opéra de Montréal, le 26 septembre. Un spectacle de l'Opéra de Montréal comme on n'en avait pas vu depuis *L'Étoile*, *Lakmé* et *Madame Butterfly*. Une distribution canadienne à 100% et un metteur en scène du cru pour un spectacle de niveau international. La grande arche conçue par Alain Gauthier reliant les deux œuvres témoignant d'une rare intelligence et d'une impressionnante cohésion.

■ 4. Haendel: *Le Messie*. Rosemary Joshua, David Daniels, Alan Bennett, Andrew Foster-Williams, la Chapelle de Québec, Les Violons du Roy, Bernard Labadie. Église Saint-Jean-Baptiste, le 8 décembre. Admirable vision du célèbre oratorio de Haendel défendue par Bernard Labadie: un élan de foi, insistant de manière très unitaire sur l'aspect hymnique de l'œuvre, très loin des interprétations claironnantes et bondissantes habituelles. Un concentré de classe, d'élégance, de subtilité, de sérénité et de lumière, porté par des solistes, un chœur et un orchestre qui s'apprêtaient à conquérir New York.

■ 5. Beethoven: *Symphonies n° 1, 2 et 3*. Orchestre de la francophonie canadienne, Jean-Philippe Tremblay, Salle Pierre-Mercure, le 11 août. Jean-Philippe Tremblay et ses jeunes musiciens ont entamé leur intégrale Beethoven comme un coup au plexus, avec des phrases ardents et des tempos fulgurants. Le choc que l'on attribue en général à l'*Héroïque* était transféré à la 1^{re} *Symphonie*. «Si Kent Nagano, Yannick Nézet-Séguin et Jean-Philippe Tremblay dirigeaient avec leur orchestre la même symphonie de Beethoven le même soir, c'est au Beethoven électrique de Tremblay que je choisirais d'assister», avais-je écrit. Cela résume bien l'ivresse de ce concert. On est curieux de recevoir les disques, enregistrés au Palais Montcalm.

■ 6. Mozart: *Don Giovanni*. Spectacle de l'Atelier d'opéra de l'Université de Montréal mais en



Le pianiste Radu Lupu

MARY ROBERT / DECCA

scène par Benoît Brière et dirigé par Jean-François Rivest. Université de Montréal, le 25 février. La relève lyrique n'était pas en reste, avec un autre très grand travail d'équipe mené de manière astucieuse, efficace, joviale et juste par Benoît Brière. Quant au niveau musical, outre les nombreuses heureuses surprises de la distribution, nous relevions que «Jean-François Rivest empoigne *Don Giovanni* avec une violence crue qui ne se relâche jamais: le dramma est à l'orchestre, le *giocoso* sur la scène».

■ 7. Berlioz: *Requiem*. Michael Schade, Chœur et Orchestre symphonique de Montréal, Kent Nagano. OSM, le 8 septembre. Le grand postulat artistique de Kent Nagano dans l'année écoulée: une partition relue d'une manière partielle, certes, mais profondément originale et pertinente. Le *Requiem* de Berlioz est sorti humanisé de cette approche privilégiant le mystère aux grands déploiements. C'est le type même d'interprétation qui gagnera à être reprogrammée une fois construite la nouvelle salle, car Wilfrid-Pelletier en éludait probablement bien des subtilités.

■ 8. Purcell: *The Fairy Queen*. Montréal baroque, le 25 juin. Spectacle très anglophone et mal introduit par le programme (manque de précisions sur l'agencement et la nature des extraits et absence de traduction des paroles). Ceux qui ne connaissent pas l'œuvre au préalable ont pu se sentir exclus. Les autres ont goûté la soirée musicale la plus drôle de l'année, où le quatuor de jeunes acteurs du Repercussion Theater a

■ 9. André Laplante: récital au Ladies' Morning, le 26 avril. André Laplante n'est pas le plus médiatique de nos pianistes québécois et, à ce titre, passe derrière Marc-André Hamelin, Alain Lefèvre et Louis Lortie. A part la manie de chantonner ou de pousser de petits râles, très pénalisante au disque, il n'y avait rien à redire à ce grand récital consacré à Liszt. Une sonorité puissante, habitée et nourrie; des lectures très cadrées, concentrées et sans fioritures inutiles. André Laplante s'est livré à une opération de reconquête de son public montréalais. Opération triomphalement réussie.

■ 10. Récital de clavecin Rinaldo Alessandrini. Clavecin en concert, le 6 février. La prime à la curiosité, à l'audace et à l'inventivité reste bien trop faible sur le marché des spectacles musicaux montréalais. Ce récital méritait salle comble. Les absents ont eu tort. Alessandrini a livré une leçon d'intelligence dans la composition du programme et de clairvoyance interprétative, avec un programme italien et français qui mettait le doigt sur le génie de Girolamo Frescobaldi. Le musicien italien nous a donné ce soir-là des moments vertigineux.

presque éclipsés les musiciens (mais pas le ténor Charles Daniels). La remarque liminaire n'est pas anodine: on demande à Suzie Napper de retenir la leçon pour l'édition 2010. Le droit à l'erreur ne vaut qu'une fois.

■ 9. André Laplante: récital au Ladies' Morning, le 26 avril. André Laplante n'est pas le plus médiatique de nos pianistes québécois et, à ce titre, passe derrière Marc-André Hamelin, Alain Lefèvre et Louis Lortie. A part la manie de chantonner ou de pousser de petits râles, très pénalisante au disque, il n'y avait rien à redire à ce grand récital consacré à Liszt. Une sonorité puissante, habitée et nourrie; des lectures très cadrées, concentrées et sans fioritures inutiles. André Laplante s'est livré à une opération de reconquête de son public montréalais. Opération triomphalement réussie.

■ 10. Récital de clavecin Rinaldo Alessandrini. Clavecin en concert, le 6 février. La prime à la curiosité, à l'audace et à l'inventivité reste bien trop faible sur le marché des spectacles musicaux montréalais. Ce récital méritait salle comble. Les absents ont eu tort. Alessandrini a livré une leçon d'intelligence dans la composition du programme et de clairvoyance interprétative, avec un programme italien et français qui mettait le doigt sur le génie de Girolamo Frescobaldi. Le musicien italien nous a donné ce soir-là des moments vertigineux.

Beaux moments
et grands flops

Quelques autres beaux moments: les *Variations Goldberg* par Evgueni Koroliov au Festival Bach, le troisième concert de l'hommage de Pro Musica à Marc-André Hamelin (concert avec Les Violons du Roy), le Quatuor Vogler à Pro Musica et le Quatuor Pacifica au Domaine Forget.

Les grands flops? Trop nombreux, hélas: le massacre musical — par I Musici et une chanteuse indigne — du spectacle Mozart d'Eric-Emmanuel Schmitt; la perverse et fantasmagique *Messe en si* de Matthias Maute au Festival Bach; le bruit déversé par l'amplification du concert de Roby Lakatos à Orford; Sibelius par John Adams à l'OSM et l'image d'octogénaires à bout de force après 45 minutes d'attente debout dans un terrain vague pour avoir le droit de monter à la tente du festival Knowlton (et qui ne savent pas qu'ils mettront probablement plus d'une heure à en redescendre) sont les aberrations qui me viennent en premier à l'esprit.

Le Devoir



BAPTISTE GRISON / FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
Alain Lefèvre au dernier Festival de Lanaudière

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Orchestre Métropolitain
Rinaldo Alessandrini

UNE PRÉSENTATION DE RioTintoAlcan

BRAHMS. BRUCKNER. ANGELICH
CHEF YANNICK NÉZET-SÉGUIN SOLISTE NICHOLAS ANGELICH, PIANO
BRAHMS CONCERTO POUR PIANO N° 1 BRUCKNER SYMPHONIE N° 1
LUNDI 11 JANVIER 2010, 19 H 30, SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 18 H 30
ABONNEMENT 514 598 0870 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

PHOTOGRAPHE JOHN LONDON

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts
Patrioine canadien Canadian Heritage
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
LE DEVOIR Montréal
SOFITEL
Paragraphe
Place des Arts Québec

DANSE
DANSE

**LE CARRÉ
DES LOMBES**
La nouvelle création de Danièle Desnoyers

Dévoré le ciel
14, 15, 16 janvier 2010
Centre Pierre-Péladeau

Salle Pierre-Mercure Centre Pierre-Péladeau
Billetterie : 514 987.6919
ADMISSION : 514 790.1245
Billets à partir de 25 \$

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

DANSE DANSE.NET

CULTURE

SPECTACLES

Quelques déchainés et douze rapaillés

Liste tout à fait subjective des dix meilleurs spectacles québécois en 2009

SYLVAIN CORMIER

Chaque année, la précision s'impose, lapalissade ou pas. Voici donc mes dix meilleurs spectacles d'ici, tels que choisis parmi les spectacles auxquels j'ai assisté. Eh oui. Ça explique certaines omissions, indéfendables autrement. Leloup au Métropolis? Je n'y étais pas. Martin Léon au National? Pas là non plus. Dumas au Métropolis? Arrivé trop tard. Et ainsi de suite. J'étais là où j'étais, pas ailleurs. Et c'est souvent ailleurs que ça s'est passé. Quoi? Le *show* de l'année, peut-être bien. Mais il n'y a, dans ma dizaine glorieuse, que de très, très mémorables soirées: l'industrie s'appauvrit, les salles sont moins pleines, mais les artistes sont plus épatants et plus renversants que jamais.

1. Antoine Gratton, au Club Soda. Déchainé? Démentiellement époustoufflant? Brillamment éblouissant? Je manque de mots. «Formidable» ne décrit pas son entrée en scène de Stade olympique, son *tuxedo* lamé rouge *glam-rock* estampillé 1973, son piano-boule miroir. «Aisance» ne dit pas l'effarante vivacité d'esprit qui lui permet de réagir illico à n'importe quoi: son sens du *happening*. «Vaste culture musicale» ne dit pas l'intégrale Elton John, Billy Joel et autres Gershwin qu'il a au bout des doigts, ce répertoire infini qui squatte constamment ses chansons à lui. J'exagère, vos trouvez? Aller le voir une fois, pour voir. Vous verrez.

2. Douze hommes rapaillés, à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA (FrancoFolies de Montréal). Douze hommes, les mots tendres et puissants de Gaston Miron, les musiques admirablement démaquillées de Gilles Bélanger. Douze hommes sur scène en même temps: Louis-Jean Cormier, Michel Rivard, Pierre Flynn, Jim Corcoran, Daniel Lavoie,

Vincent Vallières, Martin Léon, Yann Perreau, David Marin, Yves Lambert, Richard Séguin, Belanger. C'était un bivouac en forêt boréale, une soirée de *chums* au carré Saint-Louis, c'étaient nos soirées, magnifiques. Et cette soirée vécue en leur compagnie, rien de moins qu'historique.

3. David Marin, au Lion D'Or, dans Les Bars en folie des FrancoFolies de Spa et sous un chapiteau aux FrancoFolies de Montréal. Sorte de Richard Desjardins à tête de Fred Pellerin qui aurait bouffé du Stephen Faulkner pour déjeuner, David Marin est un grand efflanqué un peu penché sur son instrument, hilare un instant, émouvant l'instant d'après, du genre qui aime faire rimer ses portraits de société en mots amalgamés. Partout où je l'ai vu, et je l'ai vu partout, il s'est gagné de petites foules pas gagnées d'avance. Il n'en restera pas là.

4. Catherine Durand, au Lion d'Or. J'aime Catherine Durand, on le saura. Depuis *Cœurs migratoires*, son quatrième disque, je l'aime plus encore. Et le spectacle de *Cœurs migratoires* en avait l'envergure. Les crescendos gigantesques, les délicatesses extrêmes, les très palpables et très planant en même temps, tout était là, amplifié, élargi. Ce n'est pas grand, le Lion d'Or, et pourtant la musique avait de la place comme Pink Floyd en avait à Pompéi. Version folk nord-américaine.

5. Louise Forestier, au National. Une expérience unique et heureuse. L'expérience de la rencontre entre un groupe — El Motor, dont le fiston Alexis — qui joue du rock comme en 1969-1971 (organique manière The Band, un brin «prog» au besoin) et une chanteuse qui a justement connu le succès à cette époque-là, en a gardé la fougue et le chien, mais porte



Douze hommes rapaillés, à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA

SOURCE FRANCOFOLIES

tout aussi fièrement son âge et le sacré bagage qui vient avec lui.

6. La Semaine internationale d'Urbain Desbois (SIUD). Le festival d'un seul homme? Et pourquoi pas! La première édition de la SIUD aura connu un succès fou, fou, fou. Des gens refusés chaque soir, à l'entrée du Quai des brumes, du Cheval blanc. L'urbain-desboismanie. J'exagère? Si peu. Vivement la deuxième.

7. Yann Perreau, à La Tulipe. Est-il Dieu possible de se démentir ainsi sans s'essouffler? On aurait dit un poulet frisé sur une plaque électrifiée. La transe, quoi. Une transe très volontaire, *jogging* sur place de gars entraî-

nés. Quelque chose de Jim Morrison possédé, de Charlebois déchainé et de Rocky Balboa sautant à la corde. Du réchauffé, en quelque sorte. Mais du sacré bon réchauffé. À chaque génération son émergence tout feu tout flamme. Yann Perreau est celui d'aujourd'hui, la torche humaine du moment.

8. Luc de Larochellière, au Cabaret Juste pour rire (Coup de cœur francophone). Le meilleur album de chansons chansonnières de l'année a donné lieu à l'un des plus fins spectacles de chansons chansonnières de l'année. L'accompagnement, le son de la guitare acoustique de Luc, les rayons de lumière rouge qui semblaient sortir des rideaux

de velours, l'écrin était de la plus noble sobriété, et ces bijoux de chansons ne pouvaient composer qu'un bijou de spectacle. Franchement, ça voisinait la perfection.

9. Patrick Watson et invités, à la Place des festivals (FIJM). Trop étroite pour Stevie Wonder, la nouvelle Place des festivals a été transformée, par la grâce de l'imagination et de la débrouillardise, en espace magique par l'extraordinaire groupe montréalais qui porte le nom de son chanteur: Patrick Watson. Et le plus beau, c'est que toutes les belles et folles idées de mise en scène n'ont en rien nui à la musique, intimiste et immense à la fois. Le soir exquis de l'été.

10. Mara Tremblay, au National. Formidable bruit que ce bruit volontairement pas trop équilibré, rock de garage au superlatif, musique de racines déracinée au *bulldozer*. Tout un bruit. Tout un *band*. Tout un *show*. Toute une Mara. *Rock'n'roll mama*. On savait que le spectacle de l'album *Tu m'intimides* serait plus rentre-dedans. Mais à ce point-là? Aussi brutalement tendre que ça? Aussi dangereusement bruyant? Imaginez Eleni Mandell avec Nirvana. Ou Emmylou Harris avec Metallica. J'exagère. Mettons Mara Tremblay avec le Galaxie 500 d'Olivier Langevin. Indéniablement Mara, mais radicalement Mara. Maradicalement vôtre.

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Urbain Desbois

SINGULIER PLURIEL présentée en collaboration avec le THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

LE PORTIER DE LA GARE WINDSOR

de Julie Vincent

du 6 au 30 janvier 2010

MISE EN SCÈNE JULIE VINCENT
AVEC JEAN-FRANÇOIS CASABONNE, FRANCESCA BÀRCENAS,
STÉPHANE BLANCHETTE, NOÉMIE GODIN-VIGNEAU,
JEAN MAHEUX, VICTOR ANDRÉS TRELLES TURGEON,
GENEVIÈVE RIOUX et ERIC ROBIDOUX

Billetterie : (514) 253-8974



ARCHAMBAULT

Une compagnie de Québec Media

PALMARÈS CD

Résultats des ventes:
du 15 au 21 décembre 2009

FRANCOPHONE

1	FRED PELLERIN Silence
2	MAXIME LANDRY Vox Pop
3	LES GRANDS CLASSIQUES D'EDGAR... Artistes variés
4	ISABELLE BOULAY Chansons pour les mois d'hiver
5	MARC HERVIEUX Le premier Noël
6	DANIEL BÉLANGER Nous
7	RICHARD DESJARDINS Symphonique
8	GÉNÉRATION PASSE-PARTOUT Artistes variés
9	PAUL PICHÉ Sur ce côté de la terre
10	MARYSE LETARTE Des pas dans la neige

ANGLOPHONE

1	SUSAN BOYLE I Dreamed a Dream
2	IMA Christmas
3	LADY GAGA The Fame Monster
4	CHARLOTTE GAINSBORG IRM
5	NADJA Nadja
6	LOREENA MCKENITT A Mediterranean Odyssey
7	MICHAEL BUBLÉ Crazy Love
8	DANSE PLUS 2010 Artistes variés
9	ALICIA KEYS The Element Of Freedom
10	STING If on a Winter's Night...

TÉLÉCHARGEMENT zik

1	UNE CHANCE QU'ON S'A Marie-Ève Gauthier
2	I GOTTA FEELING Black Eyed Peas
3	BAD ROMANCE Lady Gaga
4	TIK TOK Ke\$ha
5	CACHE-CACHE Maxime Landry

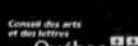
THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL
H2W 2M2
SHERBROOKE

DU 12 JANVIER AU 6 FÉVRIER 2010

LA LISTE

DE JENNIFER TREMBLAY ---
LAURÉATE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2008 EN THÉÂTRE---
CRÉATION THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
MISE EN SCÈNE MARIE-THÉRÈSE FORTIN ---
AVEC SYLVIE DRAPEAU ---
COLLABORATEURS STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE,
CHARLOTTE FARCET, JASMINE CATUDAL, ISABELLE LARIVIÈRE,
CLAUDE COURNOYER ET NANCY TOBIN ---INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS :
WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA/LISTE
514-282-3900

LE DEVOIR



NOELENBOITE.COM

CINÉMA

J'AI TUÉ MA MÈRE
 ANNE DORVAL, XAVIER DOLAN
 FRANCIS FERRAUD, SÉZANNE CLARISSE
 PATRICIA TULIANCE, NIELS SCHREIBER
 et MORGANE SPACIAN
 réalisé par XAVIER DOLAN

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ ! CINÉMA Écran 3000 CONSULTER LES GUIDES
 1000 FILMS À VOIR EN 2010



Brad Pitt dans *Inglourious Basterds*, de Quentin Tarantino

Les coups de cœur de l'année 2009

L'année 2009, sans constituer un cru foisonnant, a livré certains films remarquables, qui, toutes origines confondues, nous ont émus, troublés, impressionnés. Nos critiques Martin Bilodeau, André Lavoie et Odile Tremblay vous livrent ici leurs coups de cœur des douze derniers mois au grand écran.

- 1- *Where the Wild Things Are*, de Spike Jonze (États-Unis)
- 2- *The Hurt Locker*, de Kathryn Bigelow (États-Unis)
- 3- *Entre les murs*, de Laurent Cantet (France)
- 4- *Two Lovers*, de James Gray (États-Unis)
- 5- *Up in the Air*, de Jason Reitman (États-Unis)
- 6- *Le Silence de Lorna*, de Luc et Jean-Pierre Dardenne (Belgique)
- 7- *Inglourious Basterds*, de Quentin Tarantino (États-Unis)
- 8- *A Serious Man*, de Joel et Ethan Coen (États-Unis)
- 9- *An Education*, de Lone Scherfig (Royaume-Uni)
- 10- *Les Plages d'Agnes*, d'Agnès Varda (France)

Martin Bilodeau

- 1- *Il Divo*, de Paolo Sorrentino (Italie)
- 2- *Mary et Max*, d'Adam Elliot (Australie)
- 3- *Les Plages d'Agnes*, d'Agnès Varda (France)
- 4- *Inglourious Basterds*, de Quentin Tarantino (États-Unis)
- 5- *La Vie moderne*, de Raymond Depardon (France)
- 6- *Welcome*, de Philippe Lioret (France)
- 7- *L'Encerclement*, de Gustave de Kervern et Benoît Delépine (France)
- 8- *Les Trois Singes*, de Nuri Bilge Ceylan (Turquie)
- 9- *(500) Days of Summer*, de Marc Webb (États-Unis)
- 10- *L'Encerclement — La démocratie dans les rets du néolibéralisme*, de Richard Brouillette (Québec)

André Lavoie

- 1- *Il Divo*, de Paolo Sorrentino (Italie)
- 2- *Les Trois singes*, de Nuri Bilge Ceylan (Turquie)
- 3- *Entre les murs*, de Laurent Cantet (France)
- 4- *The Hurt Locker*, de Kathryn Bigelow (États-Unis)
- 5- *Tulpan*, de Sergey Dvortsov (Kazakhstan)
- 6- *Les Plages d'Agnes*, d'Agnès Varda (France)
- 7- *Tokyo Sonata*, de Kiyoshi Kurosawa (Japon)
- 8- *La Teta Asustada — Fausta*, de Claudia Iloa (Pérou)
- 9- *Welcome*, de Philippe Lioret (France)
- 10- *Lost Song*, de Rodrigue Jean (Canada)

Odile Tremblay

www.cinemaduparc.com
 consultez notre site internet
 Aujourd'hui salle fermée

De 8h à 10h
 J'AI TUÉ MA MÈRE (seul pour un)
 INVICTUS • PRECIOUS
 LAST TRAIN HOME • THE HURT LOCKER

10h à 12h
 CINÉMA DU PARC
 3000 FILMS À VOIR EN 2010

STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

Troublante et brûlante décennie au grand écran

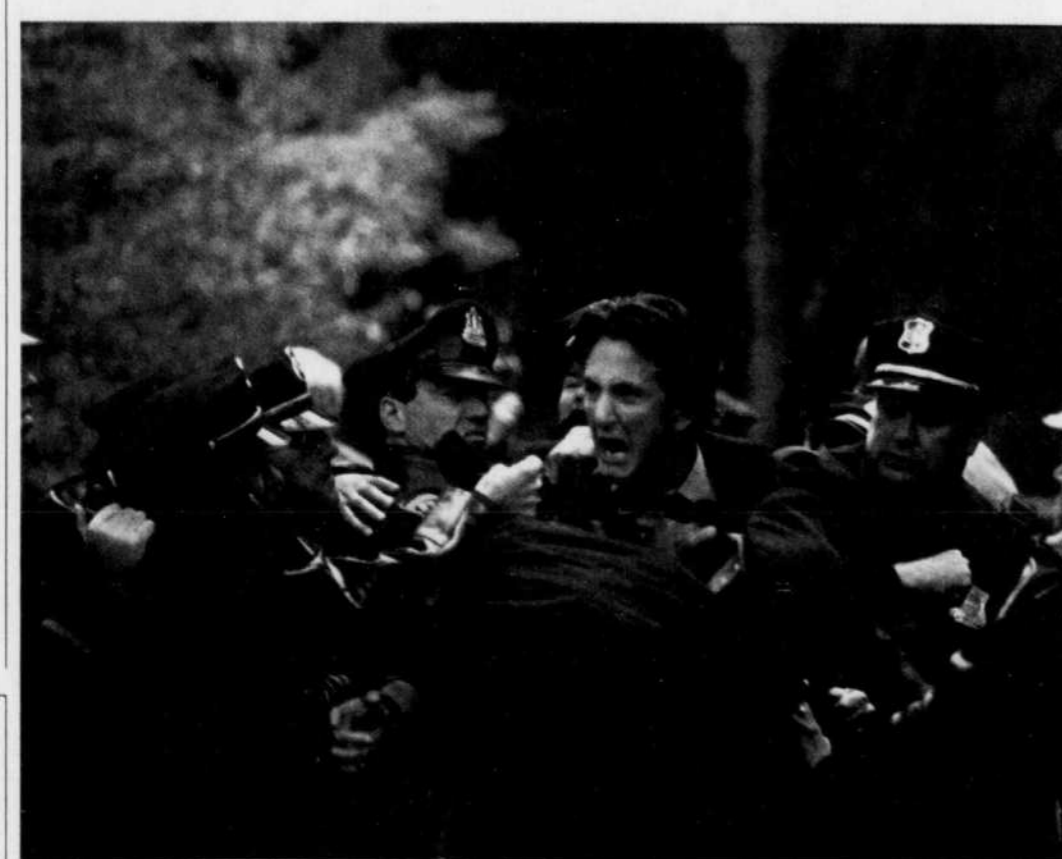
Tout est arrivé entre 2000 et 2009: des attentats, des guerres, la peur de l'anéantissement, mais aussi des œuvres de beauté sur l'amour, le doute, la quête de sens, le rappel de l'Histoire. Le cinéma fut le témoin privilégié de ces turbulences et de ces aspirations. Nos critiques, Odile Tremblay, Martin Bilodeau, André Lavoie, ont survolé la décennie, côté films, à travers quelques moments forts. Mais comment tout dire en peu d'espace? Osons des fragments et laissons le lecteur compléter le tableau à sa guise.

L'électrochoc de la décennie. *4 mois 3 semaines 2 jours*. L'onde de choc est partie de Cannes, où Cristian Mungiu, racontant une journée dans la vie de deux jeunes femmes dans la Roumanie opprimée de Ceaucescu, a remporté la Palme d'or en 2007. Vingt ans après que la chute du Mur eut détruit ses institutions, le cinéma de l'Europe de l'Est est en train de renaître. Mungiu est son éclaircisseur. — M.B.

Ils vont tous nous enterrer: qu'ont en commun Clint Eastwood, Alain Resnais et Manoel de Oliveira? À respectivement 79, 87 et 101 ans, ces trois cinéastes ont défié le temps qui passe et continué de tourner avec la même fougue et la même créativité tout au long de la décennie. De ce trio d'égérie, ma préférence va au «bambin» Eastwood, qui a illuminé le cinéma américain des dix dernières années avec des films exceptionnels: *Mystic River*, *Million Dollar Baby* et le diptyque *Flags of Our Father / Letters From Iwo Jima*. Même *Gran Torino* et *Invictus* n'ont rien de déshonorant dans sa filmographie. — A.L.

L'inconnu passé maître: Cristian Mungiu, à travers *4 mois, 3 semaines 2 jours* (palme d'or à Cannes en 2007), brava les projecteurs sur la brillante cinématographie roumaine en émergence. Les scènes d'angoisse de son histoire d'avortement clandestin témoignaient des horreurs du régime de Ceaucescu avec une force et une précision qui époustouflèrent. Mention à Zacharias Kunuk qui, à travers *Atanarjuat, la légende de l'homme rapide*, révéla en 2002 la mythologie inuite avec une puissance d'évocation stupéfiante et ouvrit sur les codes narratifs de sa communauté, qui nous étaient inconnus. — O.T.

Le miracle québécois. La poursuite du miracle au box-office a malgré tout donné lieu à quelques instants de grâce «made in Québec». L'Oscar du meilleur film en langue étrangère à Denys Arcand, pour *Les Invasions barbares* en est un.



Mystic River, de Clint Eastwood



The Lord of the Rings, de Peter Jackson

Le triomphe populaire et critique de C.R.A.Z.Y., de Jean-Marc Vallée, en est un autre. — M.B.

Le film qui m'éblouit par sa beauté: les Asiatiques nous ont offert les vrais sommets de perfection. *Still Life*, du Chinois Jia Zhang Ke (2006), abondant en fiction l'érection du barrage des Trois-Gorges sur le mythique fleuve Yangzi, était un modèle de style et d'intelligence scénaristique. Le même sujet inspira au Québécois d'origine chinoise Yung Chang, en 2008, le non moins extraordinaire documentaire *Up the Yangze*. — O.T.

Les matures intégrés de la décennie. Il y a des acteurs cinéphiles. Leur présence au générique d'un film indique que celui-ci mérite d'être vu. C'est le cas de Laura Linney, une actrice aux standards élevés et au registre large, qui a participé à certains des meilleurs films américains de la décennie: *You Can Count on Me*, *Mystic River*, *Kinsey*, *The Squid and the Whale*, *Breach*, et j'en passe. Je ne saurais plus me passer d'elle. — M.B.

Jamais à la mode, jamais démodé, le cinéma d'animation. En 2002, une nouvelle catégorie a été créée: l'Oscar du meilleur long métrage d'animation. C'était la preuve d'un dynamisme présent depuis des décennies et qui n'a jamais flé depuis. Les réussites continuent d'éblouir et se nomment *Chicken Run*, *Les Triplets de Belleville*, *Le Château ambulancier*, *WALL-E*, *Up*, etc. Même dynamisme créatif à l'ONG, un organisme dont les jours semblent éternellement comptés, grâce à Claude Cloutier, Michelle Courchesne ou encore Chris Landreth. — A.L.

La vie, la mort, en profondeur. Ingmar Bergman a enfanté un dernier grand film, *Sarabande*, avant d'aller rencontrer en 2007 cette mort qui l'a obsédé toute sa vie. Il laisse dans le deuil des dizaines de cinéastes, dont

intégrer, en constante évolution. Les années 2000 ont coïncidé avec leur maturité artistique. — M.B.

Le film que je préfère entre tous: *In the Mood for Love*, de Wong Kar Wai (2000). Pour son élégance stylistique, son spleen que les plans parfaits marient à une musique inoubliable et à des robes qui parlent autant que des mots, pour son dialogue amoureux sur un fil de funambule, pour son magnifique duo d'acteurs et sa suffocante poésie. Pour le Hong Kong des années 60 à cheval entre Orient et Occident. Pour ses ombres et sa lumière. — O.T.

Dix ans d'audace et de constance. Il y a des acteurs cinéphiles. Leur présence au générique d'un film indique que celui-ci mérite d'être vu. C'est le cas de Laura Linney, une actrice aux standards élevés et au registre large, qui a participé à certains des meilleurs films américains de la décennie: *You Can Count on Me*, *Mystic River*, *Kinsey*, *The Squid and the Whale*, *Breach*, et j'en passe. Je ne saurais plus me passer d'elle. — M.B.

Jamais à la mode, jamais démodé, le cinéma d'animation. En 2002, une nouvelle catégorie a été créée: l'Oscar du meilleur long métrage d'animation. C'était la preuve d'un dynamisme présent depuis des décennies et qui n'a jamais flé depuis. Les réussites continuent d'éblouir et se nomment *Chicken Run*, *Les Triplets de Belleville*, *Le Château ambulancier*, *WALL-E*, *Up*, etc. Même dynamisme créatif à l'ONG, un organisme dont les jours semblent éternellement comptés, grâce à Claude Cloutier, Michelle Courchesne ou encore Chris Landreth. — A.L.

La vie, la mort, en profondeur. Ingmar Bergman a enfanté un dernier grand film, *Sarabande*, avant d'aller rencontrer en 2007 cette mort qui l'a obsédé toute sa vie. Il laisse dans le deuil des dizaines de cinéastes, dont

SUITE DE LA PAGE E 4

deux nous sont devenus indispensables: le Mexicain Carlos Reygadas (*Japon, Lumière silencieuse*) et le Québécois Bernard Émond (*La Neuvaïne*). — M.B.

Le film le plus courageux: *Brokeback Mountain*, d'Ang Lee (2005). En adaptant une nouvelle d'Annie Proulx sur les amours secrètes de deux cow-boys, le Taïwanais Ang Lee affronta dans la houle les bastions ultimes du machisme américain et se fit haïr de bien des *red necks*. Il en tira ce pas de deux brillant, émouvant, ouvert sur tous les possibles, avec l'acteur Heath Ledger au faite de son talent. — O.T.

Coen éternels. Les célèbres frères du Minnesota se sont perdus au milieu de la décennie (*Intolerable Cruelty*, *The Ladykillers*), avant de retrouver leur voix et leur voie avec le râpeux et brillant *No Country for Old Men*, un classique instantané du cinéma. — M.B.

Le *blockbuster* de la décennie: l'adaptation était tout simplement somptueuse, à l'image de l'œuvre foisonnante et pessimiste de J. R. R. Tolkien. En effet, rien ne surpassa en souffle épique *The Lord of the Rings*, trois grands rendez-vous populaires capables de contenter tout le monde et de ne prendre personne pour des imbéciles, un pari impossible remporté haut la main par Peter Jackson. — A.L.



La Neuvaïne, de Bernard Émond

La missionnaire de la décennie: avec sa bouille sympathique, son imagination débordante et sa candeur craquante, quel esprit cynique ou revancharde pouvait résister à Amélie Poulain? Le jour où j'ai vu le film de Jean-Pierre Jeunet pour la première fois, je me disais que cette merveilleuse missionnaire laïque avait une bien lourde tâche en voulant déifier la bêtise de notre monde. Imaginez: c'était le 10 septembre 2001... — A.L.

Le film qui ressuscitait l'âge d'or d'Hollywood: *There Will Be Blood*, de Paul-Thomas Anderson (2007). Sur cette fresque remarquablement réalisée ou Daniel Day-Lewis incarnait un parvenu du pétrole dans un Ouest américain de feu et de sang, le vent des grandes sagas a soufflé, tant le film transcendait le destin d'un homme pour embrasser celui d'un pays. — O.T.

J'avais une poussière dans l'œil. C'est pourquoi Ang Lee (*Brokeback Mountain*), Joe Wright (*Atonement*) et Wong Kar Wai (*In the Mood for Love*) m'ont fait pleurer. — M.B.

Le prix de la révolution technologique: la trilogie de *The Lord of the Rings*, de Peter Jackson, adaptée de l'œuvre fantastique de Tolkien, constituait un régal visuel inégalé. Il y maîtrisa les effets spéciaux numériques avec une classe stylistique et une imagination débordante, que peut lui envier James Cameron. Son plus récent *Avatar*, spectaculaire pour l'œil, n'a pas la poésie supérieure des films de Jackson. — O.T.

Les revers de la révolution technologique: la caméra numérique aura permis à bien des films de voir le jour et à bien des cinéastes de s'exprimer. Mais pour dire quoi? Cette prolifération d'images contraste trop souvent avec un désert d'idées que traversent des personnages artificiels. Une démarche hrotaillonne trop souvent qualifiée d'«artistique» qui n'affecte pas que le cinéma québécois. — A.L.

Éloge de la chair et de la cruauté: décennie marquée par l'obsession sécuritaire et le conservatisme social, plusieurs films ont répondu par l'insolence et la provocation. D'un côté, il y a les fleurons de la «torture porn» (*Hostel*, *Saw*), et de l'autre, cette pornographie «grand public» cherchant à faire reculer les tabous de la sexualité au cinéma (*Intimité*, *Baise-moi*, *Brown Bunny*, *9 Songs*). Dans les deux cas, on se dit que, parfois, trop c'est comme pas assez. — A.L.

La meilleure plongée dans l'inconscient: *Mulholland Drive*, de David Lynch (2001). Nul mieux que le cinéaste américain à cheval sur les dimensions ne pouvait témoigner du rêve d'Hollywood, mais aussi des rivalités, des pulsions inconscientes, des dédoublements qui s'y accrochent. Pareille maîtrise des grands mystères est la signature du grand Lynch. Qui d'autre lui va à la cheville au cinéma, sur ces chemins qu'emprunta Freud avant lui? — O.T.

Le surestimé. En 1997, *Sue perdue dans Manhattan* a séduit tout le monde sauf moi. Les opus suivants du cinéaste israélien Amos Kollek (*Fast Food*, *Restless*) ont affiché ses limites. Le voici presque oublié. «Sue quoi, vous dites?» — M.B.

Dans la catégorie «Mieux vaut tard que jamais»: Martin Scorsese a remporté le Golden Globe du meilleur film dramatique en 2005 pour *The Aviator*



There Will Be Blood de Paul-Thomas Anderson



Brokeback Mountain, d'Ang Lee

Ces pays tout à coup à la mode: au cours de la décennie 1990, la critique et les directeurs de festival s'étaient enchedés du cinéma iranien, auquel on avait la tête à l'époque et quelle mouche a bien pu les piquer au cours de la décennie. — A.L.

L'étoile de Van Sant. La décennie 2000 ne peut se déclinier sans le nom de Gus Van Sant. Le cinéaste américain gagna une

épure en prenant du métier et devint témoin privilégié de sa société. Des œuvres comme *Milk*, *Raging Bull* et *GoodFellas*. C'est à se demander où les votants avaient la tête à l'époque et quelle mouche a bien pu les piquer au cours de la décennie. — A.L.

L'étoile de Van Sant. La décennie 2000 ne peut se déclinier sans le nom de Gus Van Sant. Le cinéaste américain gagna une



C.R.A.Z.Y., de Jean-Marc Vallée

NOMINATION AUX GOLDEN GLOBES
 MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

4 NOMINATIONS AUX EUROPEAN FILM AWARDS
 MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEURE ACTRICE

FESTIVAL DU FILM DE NEW YORK FESTIVAL DU FILM DE CANNES

★ ★ ★ -CAPTIVANT!
 PENELOPE CRUZ EST LUMINEUSE!
 -Normand Provencher, Le Soleil

PENELOPE CRUZ
 ÉTREINTES BRISÉES

UN FILM DE ALMODOVAR

19 PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

ARCHAMBAULT

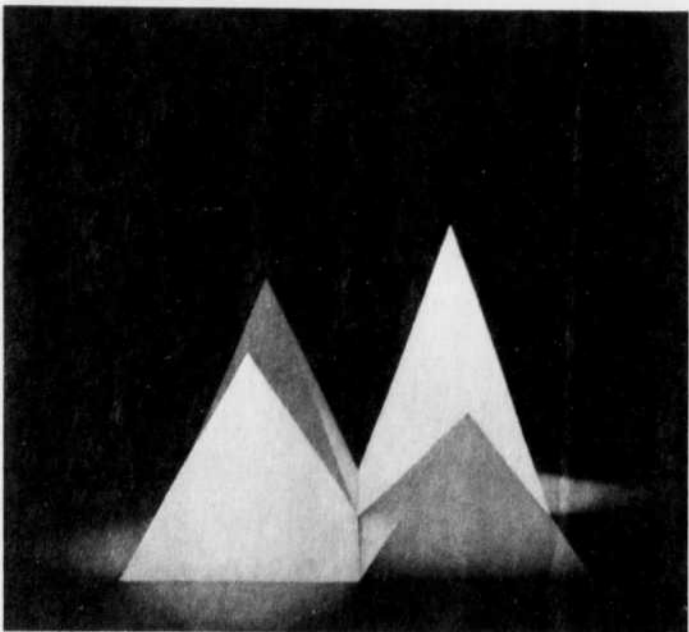
PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: du 15 au 21 décembre 2009

- 1 DE PÈRE EN FILC
- 2 HARRY POTTER ET LE HALF-BLOOD PRINCE
- 3 LES PARLEMENTAIRES
- 4 INGLOURIOUS BASTERDS
- 5 MILLÉNIUM: LE FILM
- 6 LES CANADIENS: 100 ANS Le coffret
- 7 RÉTRO BYE BYE Volume 1 (1969-1981)
- 8 ONE TREE HILL Saison 5
- 9 LOST Saison 5
- 10 PLANÈTE TERRE: SÉRIE COMPLÈTE
- 11 LA PETITE VIE coffret
- 12 IL ÉTAIT UNE FOIS... GUY LAPLACE
- 13 TWILIGHT
- 14 LES CANADIENS: MATCHS MÉMORABLES DANS...
- 15 THE HANGOVER
- 16 JEAN-MARC PARENT Urgence de vivre
- 17 STAR TREK
- 18 RAAMELOTT Livre 2
- 19 UP
- 20 ICE AGE 3: DAWN OF THE DINOSAUR

CINÉMA

DE VISU



SOURCE MACM

Les lumineuses pyramides de Claude Tousignant, que l'on a pu voir au Musée d'art contemporain de Montréal.

Une année de hauts et de bas

Une polémique, un constat absurde, mais aussi un prix et plusieurs expos auront marqué 2009

JÉRÔME DELGADO

1- La polémique du MAC. Le Musée d'art contemporain a-t-il déjà fait autant parler de lui? Pas sûr. Il avait commencé l'année étêtée, après le départ de Marc Mayer à Ottawa. Il s'est retrouvé criblé de flèches assassines dès la nomination à la direction de Paulette Gagnon, après un obscur processus de sélection. Lettres publiques, journée d'étude... Puis, un dénouement heureux, avec l'arrivée de Marie Fraser au poste de conservatrice en chef. Espoir.

2- Gabor Szilasi. Une rétrospective majeure et, au bout, le prix Borduas, la plus prestigieuse décoration en arts visuels. C'est l'année Gabor Szilasi. L'octogénaire photographe, toujours actif, magnifie le Québec ordinaire depuis plus de quatre décennies. L'exposition intitulée *L'Eloquence du quotidien*, lancée au Musée d'art de Joliette et actuellement présentée au Musée des beaux-arts du Canada, finira par s'arrêter à Montréal. En 2011, au Musée McCord.

3- Postérité, BGL, Parisian Laundry. Une rétro qui n'en était pas une, une expo critique du marché et de la consommation dans une galerie marchande, *Postérité* consacre le collectif BGL comme une des plus irrévérencieuses signatures. Cette fête de la mesure, répartie sur les trois étages de la Parisian Laundry, était parsemée des trompe-l'œil et simulacres habituels de BGL. Le point culminant: un impossible grenier, à la fois bazar de bibelots et entrepôt d'artefacts artistiques.

4- *Entracte*: films d'un futur héroïque, Centre canadien d'architecture. La remise en question des choses établies, de l'histoire récente, se poursuit au Centre canadien d'architecture. Clin d'œil aux pauses d'hier du cinéma, cet «entracte» donne la vedette aux archives (filmiques) et à notre capacité, à nous, visiteurs, de les (ré-)animer. Expo modeste, trait d'union entre deux autres plus extravagantes, *Entracte* est l'antidote à la culture du spectacle, aux manifestations événementielles auxquelles même le CCA est prié de s'abonner.

5- Claude Tousignant, Musée d'art contemporain. L'année au MAC avait pourtant bien commencé. Avec Claude Tousignant, une rétrospective montée par un de ses plus jeunes conservateurs (Mark Lanctôt), le musée honorait enfin une des figures majeures de notre histoire de l'art. Les tableaux-sculptures de Tousignant occupaient presque en totalité les salles d'exposition. Une audacieuse célébration de l'abstraction pure, qui n'avait rien de monotone. Une autre rétro, posthume celle-là, avait ensuite rendu justice à Betty Goodwin. C'était, aussi, avant la polémique.

6- Muntadas, *La Construction de la peur*, SBC, galerie d'art

contemporain. Wim Delvoye, Oscar Muñoz, les Guerilla Girls (galerie de l'UQAM), Michal Rovner (Fondation DHC), Alfredo Jaar (Mois de la photo), les vedettes internationales n'ont pas manqué à Montréal. Mais c'est l'artiste espagnol Muntadas, un invité d'une plus petite galerie, SBC, qui a retenu notre attention. L'expo *La Construction de la peur* ciblait la fausse objectivité des médias avec beaucoup d'à-propos. Elle était signée Jean Gagnon, qui a depuis abandonné la direction de la galerie. Dommage.

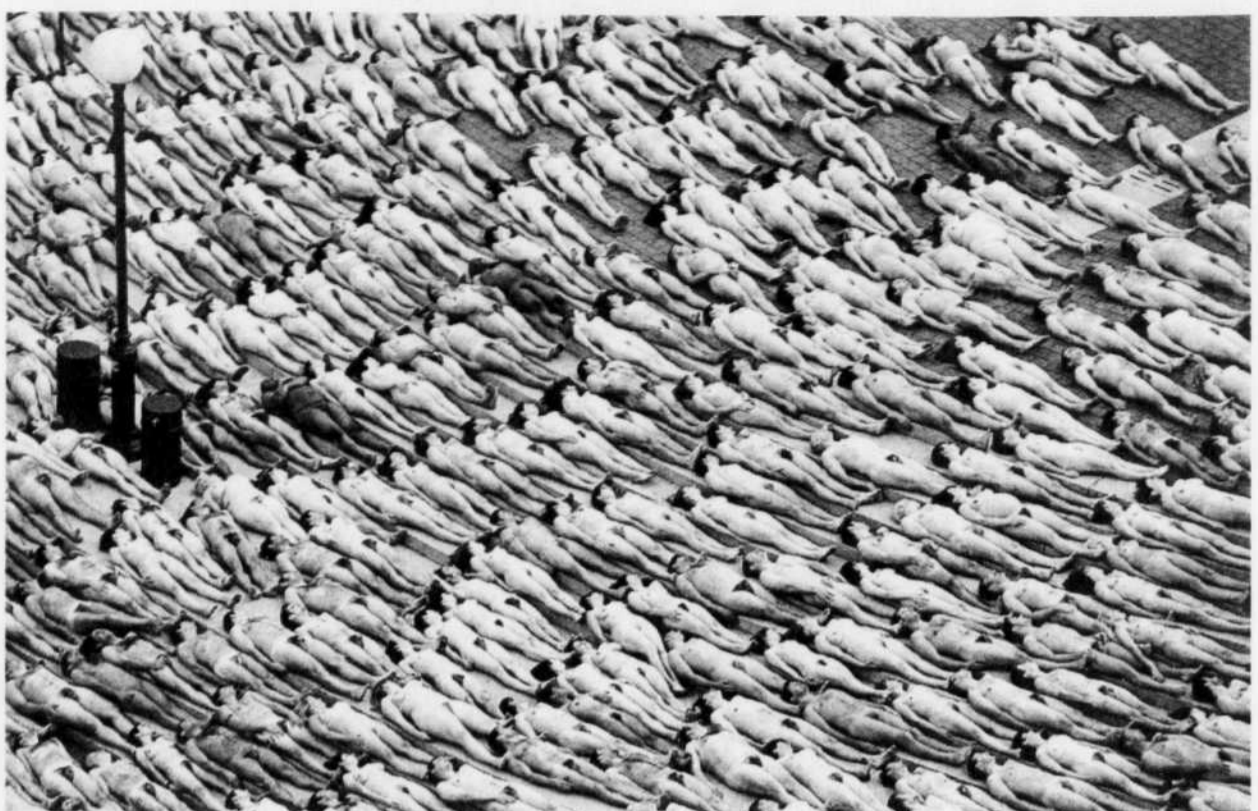
7- *Road Runners*, Vox, centre de l'image contemporaine et Cinéma québécoise. À contrecourant des positions critiquant notre époque automobile, *Road Runners* a offert un survol de la fascination qu'exercent le motorisé et sa capacité d'évasion. L'exposition était surtout historique, ancrée dans les années soixante conceptuelles et une réflexion de Toni Smith, et multidisciplinaire, incluant par exemple *Easy Rider*, de Dennis Hopper. Des œuvres-phares de Michel de Broin ou de Bill Vazan y étaient, ainsi que des moins connues, à l'instar d'un film d'Abbas Kiarostami.

8- *Sugar Bombs*, Montréal arts interculturels. L'expo surprise de l'année, inattendue. Présentée au centre Mai, *Sugar Bombs* a réuni deux artistes de la Colombie-Britannique — c'est-à-dire méconnus ici. Les couleurs joyeuses de Diyan Achjadi et les assemblages tordus de Brendan Tang, dessins et sculptures faussement naïfs, faisaient autant sourire que troubler. Contestations politiques, clichés sur les ethnies remis au placard, confusion des genres... Un remue-ménage qui n'empêchait pas de se rincer l'œil.

9- *Orange. Il Nostro Gusto*, Expression, centre d'exposition de Saint-Hyacinthe. La Biennale de Montréal, un désastre, le Mois de la photo, une déception (malgré les Jaar et autres choix judicieux), il ne restait, en matière de manifestations-événements, que cette juteuse *Orange*, en voie de devenir «un des rares événements de calibre en art actuel», comme l'a écrit la collègue Marie-Eve Charon. La troisième édition, portée par l'intervention très tomate de Cosimo Cavallaro, et malgré une thématique un brin nébuleuse, est demeurée de haute voltige.

10- L'absurde. Ni l'année du MAC controversée, ni la gloire d'un Gabor Szilasi, encore moins le phénomène BGL, malgré le fantasme et le spectaculaire de son art. À peine une Yoko Ono honorée par le Musée des beaux-arts. Les arts visuels québécois peinent à faire parler d'eux, en dehors des cercles concernés. L'émission *Tout le monde en parle*, baromètre par excellence du populisme, préfère inviter une Corno. Porte-parole, figure emblématique du milieu? Décevant.

Collaborateur du Devoir



Le Nu montréalais de Spencer Tunick

CHRISTINE MUSCHI REUTERS

Couvrir depuis 2000

Chronologie très personnelle d'une première décennie passée à faire le critique...

JÉRÔME DELGADO

■ Mai 2001, la réplique. La relationniste du musée n'en revenait pas: *La Presse* consacrait pour une rare fois un papier en une du journal à l'art contemporain. Spencer Tunick avait dénudé la veille une foule de Montréalais peu prudes et peu frileux. Il en a tiré une série de clichés, dans le cadre de l'exposition *Métamorphoses et clonage* présentée au Musée d'art contemporain (MACM). En boutade, quelques jours plus tard, la peintre Marie-Claude Bouthillier, également de l'expo, m'avait lancé ce mémorable commentaire: «Moi, quand je peins, je suis toute nue!»

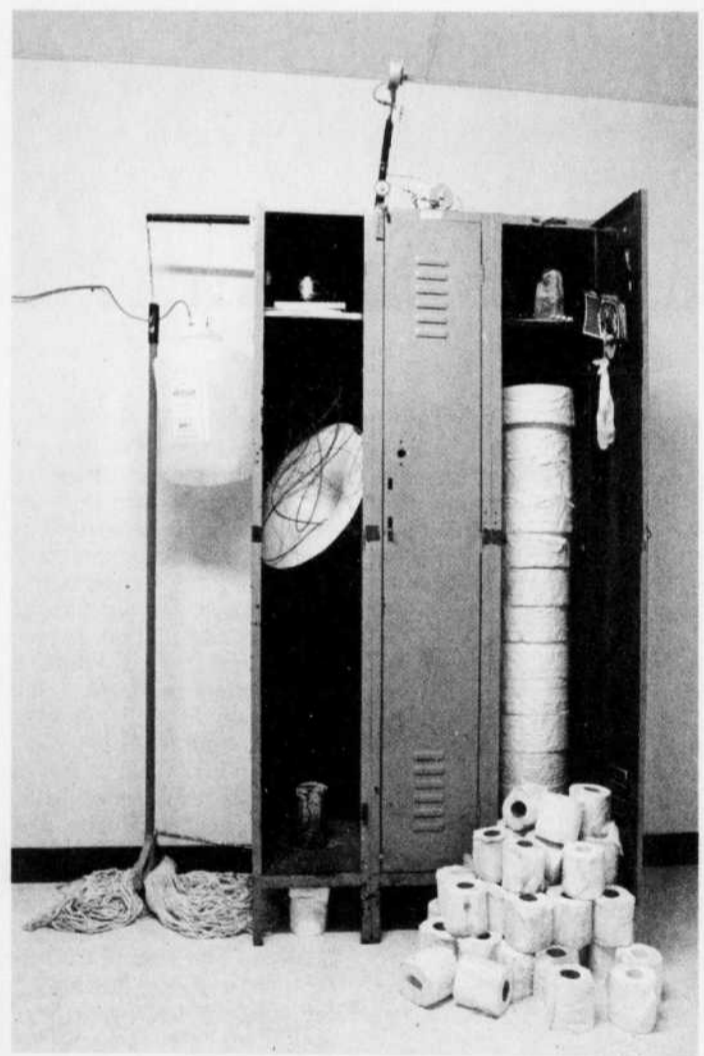
■ Décembre 2001, l'œuvre. À *l'abri des arbres*, BGL, MACM. En période pré-Noël, le collectif BGL avait frappé très fort. L'installation *A l'abri des arbres* transformait la salle Projets du musée en un déboussolant labyrinthe dans les méandres de la consommation et de l'emballage cadeau. BGL n'a peut-être jamais atteint ce niveau de perfection, mais il n'a cessé de détruire, comme l'a démontré son exposition de 2009, les mirages qui nous rendent aveugles et insouciant.

■ Juin 2002, le lieu. Usine pendant un siècle, puis friche durant

dix ans, la Fonderie Darling devient, à l'été 2002, une adresse incontournable de l'art montréalais. *Ultra vide*, l'expo inaugurale, annonce les couleurs: l'endroit est immense, il s'agit de l'occuper avec parcimonie. Parmi ceux qui y réussissent, notons Mathieu Beauséjour, Aude Moreau et, en 2009, Alain Paiement. Et avec les ateliers, que les artistes s'arrachent depuis 2007, et le café adjacent, que fréquentent les classes huppées, le bâtiment est des plus vivants.

■ Septembre 2002, la thématique. La demeure, Optica, un centre d'art contemporain. Dix-huit artistes sont éparpillés à travers la ville, dans des lieux autant publics que privés. Le thème — l'habitat, une réalité nomade et précaire — rassemble des œuvres coup-de-poing, telles que *Trou*, une roulotte transformée par Michel de Broin, les ballons en latex encombrants d'Ana Rewakowicz ou les murales en sucre de Shelley Miller. La commissaire: Marie Fraser, désormais conservatrice en chef au MACM.

■ Avril 2003, l'exportation. Le ludique, Musée d'art moderne de Lille. Une forte délégation d'artistes québécois, en début de carrière pour la plupart, débarque à Lille. C'est l'expo *Le Lu-*



SOURCE MACM

Une des œuvres de Jean-Pierre Gauthier

dique, une production du Musée national des beaux-arts du Québec dont la commissaire est... Marie Fraser. Voilà la preuve que l'art québécois peut rivaliser avec d'autres (les autres artistes sont français), que des choses faites ici peuvent s'exporter. *Le Ludique* vaut bien des Triennales. À quand la suite?

■ Septembre 2004, le projet. *Dis/location*, Dare-Dare, centre de diffusion d'art multidisciplinaire. C'est la rupture, un coup d'éclat, que propose Dare-Dare: projet de longue haleine, toujours en cours, un bureau-roulotte et nomade, interventions essentiellement urbaines... Avec *Dis/location*, le centre d'artistes met en pratique une belle idée souvent restée théorie. Sortir du cube blanc. De sa roulotte désormais plantée près du métro Frontenac, Dare-Dare continue à repenser l'art, à tisser des liens avec les populations, à valoriser des lieux méprisés.

■ Mai 2006, le regard. *Tableaux de chasse*, Nicolas Baier, Musée des beaux-arts. Mariage parfait entre hier et aujourd'hui, entre beaux-arts et art contemporain, entre peinture et photographie. Quand Nicolas Baier s'est invité au MBA, il s'est incrusté partout. Cette expo en dix-sept images permettait de visiter l'histoire de l'art, comme aucune autre. Un

fascinant parcours, bâti sur l'idée du camouflage et de cette sale impression qu'on regarde parfois sans regarder.

■ Février 2007, le solo. Jean-Pierre Gauthier, Musée d'art contemporain. Ses installations cinétiques, vénérées, sont le résultat d'un travail réalisé autant par les mains que les yeux et les oreilles. Jean-Pierre Gauthier, l'habile rafistolier des matériaux les plus divers et le dénicheur des musiques les plus improbables, est l'auteur d'une des œuvres marquantes de la décennie, *Échotriste*. Le MAC l'a salué par un bilan d'une carrière à peine entamée, mais déjà très riche.

■ Novembre 2008, le propos. *Actions, comment s'approprier la ville*, Centre canadien d'architecture (CCA). Une expo manifeste, au propos presque radical et qui détonne par rapport à l'image bcbg du CCA. *Actions* et ses 97 solutions concrètes, pensées autant par de simples citoyens que par des artistes terre-à-terre, invitent à repenser le monde avant que les excès et les paroles vides ne le mettent K.-O. Quand se nourrir de mauvaises herbes, squatter et obstruer la circulation automobile doivent devenir la norme, c'est que quelque chose ne tourne plus rond.

Collaborateur du Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Nicolas Baier en plein travail

LIVRES

Dix ans de cadeaux

Le rang, les chevaux dressés au fond du pâturage, pareils à des constructions de bois goudronnées et fumantes, des éléments du paysage plus proches de la montagne ou de l'immeuble que de la zoologie. Le chemin de gravier, pompeusement baptisé «avenue» avant d'aller tout de suite se perdre du côté de la forêt. La petite maison endormie sous la neige. L'obscurité venait, aucun lampadaire privé n'éclairait la cour: par rapport à la débauche d'électricité qui est la norme dans la plupart de nos zones habitées, la position de ma maison est claire: abstentionniste, du bord sombre des choses. Ma maison et moi vivons ainsi, de l'espoir fou d'aider à sauver une dernière rivière sauvage du Nord, de décourager l'érection d'un pylône à la fois...

Le long des autres petits chemins du voisinage, des chiens aboyaient à la nuit naissante. C'est une autre chose que je ne comprends pas: comme si ce n'était pas déjà assez que les allées de leur maison soient illuminées comme des couloirs de centre commercial, il faut encore que la plupart des habitants de ces moignons de rue isolés de la banlieue profonde y enchainent un molosse, puis l'y laissent devenir, ainsi amputé de tout rapport vital au territoire, à moitié fou de pure frustration baveuse. Tout ça pour empêcher les voleurs de faire main basse sur la télé, dont l'écran mange désormais tout un mur, en attendant de bouffer la maison elle-même et de coloniser jusqu'aux rêves

des télévisés (ces sous-Terriens enragés qui vivent sur une planète plate avec Guy-A. Lepage et Julie Snyder). Pour ne plus entendre japper, il n'y a qu'à monter le son. Ou modifier le silencieux de la Mustang, peu importe. La télé aboie, la caravane passe, pour être dépassée plus loin par le traineau du père Noël, à 140, au sommet d'une côte, sur une ligne double avec zéro visibilité. Après tout, on est dans le comté de Berthier, là où, année après année, on dénombre plus de collisions frontales au kilomètre carré que de rats laveurs écrasés sur l'asphalte...

Laissons faire la Nature. Dans ce coin de pays, elle a déjà réglé le problème de la surpopulation des chats domestiques, en nous envoyant de merveilleux rôdeurs nocturnes dont je préfère taire ici l'identité. Prédateur un jour, prédaté le lendemain, et, depuis le carnage, les oiseaux respirent un peu mieux. Je me prends maintenant à rêver d'une autre créature, remontée des ténèbres primitives pour s'occuper des chiens, faire le sale boulot à la place des traditionnelles trois onces d'antigel servies avec accompagnement de steak haché. Et ça, c'est en attendant le cougar mangeur de motoneigistes.

Chez moi, le père Noël était passé. Une boîte de carton et deux enveloppes matelassées, déposées à l'abri des flocons sur le seuil enneigé. Des livres.

Depuis dix ans, c'est presque toujours la même excitation. Celle, suprême, du déballeage, de la curiosité, du toucher, du déshabillage impatient qui fait sauter la

jaquette et de tout ce qui précède l'acte. Erotisme de la lecture.

Un peu comme ces gens qui, l'appareil numérique au bout du bras, s'autophotographient, j'ai parfois l'impression qu'un livre que je lis fixe une image de moi, alors que c'est ma propre mémoire qui, avalée par le miroir, garde la pose à travers eux. Je pense à Louise Erdrich et je vois un verre de sangria et une buse glisser au-dessus des collines couvertes de pruches. A Jim Harrison, et surgissent une bouteille de pinot rouge et un balbutard. Je pense à T. C. Boyle et me revois rebondir le long d'un ancien portage sur mon vélo de montagne, au milieu des fourrés et des perdrix qui explosent. Ensuite, la baignade bien froide, la minuscule chaise de camping pliante, une canette de Heineken, un sandwich. Ensuite, rien d'autre que le bruit des mots et celui du vent.

Si le petit verre d'alcool de la tombée du jour n'est pas un accessoire indispensable de ces anecdotes, la présence des oiseaux, elle, ne relève peut-être pas du simple hasard. Ils ne sont jamais bien loin du livre que j'ouvre. Le feu crépite dans le poêle, le lait chauffe sur le rond, c'est l'aube, et les mésanges, les sittelles et les geais vont bientôt recommencer leur ballet nourricier, les pics vont succéder aux écureuils volants cramponnés à la grille du suif. Quand je lis à cette heure-là, où la lumière arrive au monde sans en chasser complètement le noir mystère, je me fais parfois l'effet d'être un curé plongé dans son bréviaire. Mais moi, les miracles attribués à Pie XII ne m'intéressent pas, ne sont même pas de taille, je trouve, devant celui, quotidien,

que la nature me renouvelle plein la vue. Mon sacré est ailleurs. Mes anges à moi ont un sexe, ils font «chick-a-dee chick-a-dee», et ma joie et la leur se rejoignent dans une eucharistie de tournesol noir. Hier, à Sherbrooke, un couple de cardinaux m'a illuminé le cœur d'une joie sauvage. Entre la phrase tout juste lue et la page blanche d'un même chant du monde encore et toujours à déchiffrer.

Même les mauvais livres participent à l'enchantement, éclairent la route commune de leurs douloureux tâtonnements et contribuent à accoucher de cette encombrante protubérance de la raison, ennemie absolue du marketing et, pour cette raison, attaquée de partout, qu'est l'esprit critique. C'est la dernière subversion possible, celle qui demande à la littérature d'exiger, plutôt que de religieusement sacrifier aux poncifs de la bannière entoillée pour la seule gloire d'ajouter ses propres sécrétions blogogoisantes à la globalosphère de toutes les vies, de tous les dangers et de toutes les vidanges.

Dix ans, c'est peu en littérature. J'ai vu passer plusieurs ouvrages importants mais n'ai qu'un podium à proposer: 1) *La Route*, Cormac McCarthy, un choix qui se passe de commentaire; 2) *Champion et Omelette*, Tomson Highway, horrible titre, mais pas assez pour nuire au succès de cette belle traduction, en vrai français nord-américain, d'un grand roman; 3) *Discours de réception*, Yves Gosselin, méchant livre, à l'ironie pleine de soufre et dont le sous-titre pourrait être: «Leçon de lecture».

hamelinlo@sympatico.ca

ROMAN ANGLAIS

Will Self et le safari lunaire

MICHEL LAPIERRE

Le vacancier Tom Brodzinski, l'venu d'un pays qui pourrait s'appeler le Royaume-Uni, décide, dans une «île-continent» semblable à l'Australie, d'arrêter de fumer. D'un balcon, il jette son dernier mégot de cigarette. «Je suis un homme meilleur», proclame-t-il. Le mégot tombe sur le crâne d'un vieil Anglo-Saxon, marié à une très jeune aborigène et intégré à une étrange civilisation. Pour le touriste occidental, le goût de l'exotisme tourne au cauchemar.

A cause de l'atterrissage inusité du mégot, on accusera Tom de tentative de meurtre! Le code des aborigènes et des gens d'origine européenne fondus dans leur univers par le mariage n'a rien à voir avec le droit et l'éthique des pays qui se targuent d'avoir précédé les autres dans la modernité, tout en bombardant certains, l'Irak et l'Afghanistan, pour les convaincre des mérites de la démocratie et du féminisme.

Si la morale de l'Occident condamne le tabagisme, l'île-continent visitée par Tom fait de l'usage de l'«engwegge», ce tabac traditionnel, une nécessité mystique. L'engwegge, on le fume, on le chique, on le sniffe et on se l'insère avec délectation dans l'anus. Il n'y a que Will Self, né à Londres en 1961, pour imaginer cet antitabac d'une contrée à demi-fictive dans *No smoking*, un autre de ses romans qui ressuscitent le génie satirique de Jonathan Swift.

L'écrivain anglais excelle à scruter les fantasmes sexuels de nombreux Occidentaux. Il évoque la projection qu'ils font d'eux-mêmes chez les peuples étrangers, tendance plus aiguë

que jamais depuis les attentats du 11 septembre 2001. Parmi les pays de la planète, celui de Self, la Grande-Bretagne, n'est-il pas la puissance qui s'est associée le plus aux États-Unis dans la riposte contre les islamistes, groupe devenu le symbole de tout ce que les bien-pensants du monde développé trouvent exotique?

En guise d'initiation aux mœurs tribales, un sorcier aborigène incise la cuisse de Tom. Un sosie de la femme du touriste effleurera voluptueusement la jambe blessée, puis réapparaîtra dans des songes érotiques. Piégé par la société peu à peu onirique qui dépasse son entendement, Tom se perd au milieu d'un monde assimilable au désert envahissant que Self décrit comme une Lune hallucinante, encore à conquérir.

Cet astre mort aux couleurs changeantes rappelle la rondeur du casque colonial. Voilà bien la villégiature extrême, le safari ultime de l'Occident. «Les couleurs passèrent, selon le romancier, du clair au criard: les rouges ferrugineux devinrent écarlates, les blonds cendrés prirent des teintes de jaune pus.»

On entend la voix de Self à travers la réflexion que le personnage de von Sasser, l'anthropologue, fait devant Tom au sujet des aborigènes: «Pas de langue, sinon un vague créole dérivé de l'anglo... Ce peuple aveugle n'avait que l'engwegge... et la mort.» L'engwegge, cet antitabac mystique de la Lune, dernier des continents!

Collaborateur du Devoir

NO SMOKING

Will Self
Éditions de l'Olivier
Paris, 2009, 350 pages

POLAR

Grandes pointures suédoises

MICHEL BÉLAIR

Il y a déjà plusieurs années, depuis les premiers Mankel en fait, que les Suédois occupent beaucoup de place dans le monde sans frontières du polar. La tendance se maintient en ce début d'hiver avec l'arrivée de deux grandes pointures tout juste à temps pour la période de repos des Fêtes.

Ake Edwardson, d'abord, qui plante son commissaire Erik Winter, de Göteborg, dans une histoire trouble (*Presque mort*) qui fait s'entrechoquer deux drames, à un quart de siècle d'intervalle. Et dans *Qui sème le sang*, Arne Dahl — l'auteur de ce *Mysterioso* qui avait conquis les plus difficiles il y a deux ans — plonge son «groupe A» dans une enquête terrible où un tueur en série torturé ses victimes selon des mé-

thodes éprouvées durant la guerre du Vietnam. Deux histoires très dures, sanglantes même. Deux façons différentes de raconter ces extrêmes presque ordinaires qui font le pain et le beurre des tabloïds partout sur la planète mondiale.

Edwardson est un peintre du rythme de la vie la plus quotidienne. Ses héros, Winter et toute son équipe, ne jouent pas dans une télé-série policière américaine; ils vivent de vraies vies de vrais personnages souvent aussi ordinaires et aussi torturés que les nôtres. La mondialisation va jusque-là: jusqu'à presque uniformiser aussi des modes de comportement. Quand, en prime, l'intrigue vous fait chevaucher deux époques et que tout cela est raconté dans une ambiance feutrée par un véritable écrivain merveilleusement traduit, et même quand tout explose, com-

me ici à la fin, alors que Winter nous fait vivre une nuit d'horreur... on se laisse séduire. Jusqu'à la dernière image. Jusqu'au dernier souffle du vent sur les îles au large de Göteborg.

Arne Dahl, c'est autre chose. C'est d'abord un écrivain colossal qui se cache derrière un pseudonyme; tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il fait partie d'un des comités de sélection du prix Nobel. Si dans son premier livre il calquait le rythme de son histoire sur une pièce-référence de Thelonus Monk, il nous fait ici toucher les abîmes de la conscience humaine et des enjeux politico-stratégiques à travers un diabolique tueur en série: en se confrontant à un tel défi, son écriture gagne encore en précision. Ici aussi on sentira la puissance de l'histoire à travers son impact sur de vrais

personnages atteints dans leur vie la plus quotidienne. Un livre solide, encore une fois traduit magnifiquement — je ne connais rien au suédois mais cela se sent au rythme des phrases françaises — avec lequel on vivra longtemps après l'avoir lu...

Le Devoir

PRESQUE MORT

Ake Edwardson
Traduit du suédois
par Marie-Hélène Archambeaud
JC Lattès
Paris, 2009, 474 pages

QUI SÈME LE SANG

Arne Dahl
Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne
Seuil «Policiers»
Paris, 2009, 345 pages

Quand Winston raconte Churchill

JEAN-LOUIS JEANNELLE

Winston Churchill, Prix Nobel de littérature en 1953... Jusqu'à présent, les Français n'ont vu le plus souvent, dans cette récompense suprême, qu'un hommage détourné au grand homme d'État. Quelles raisons aurions-nous eues de le placer parmi les plus grands écrivains de son temps?

Churchill est certes l'auteur d'innombrables articles, de milliers de discours et de plus de 35 ouvrages, essentiellement historiques. Toutefois, le nombre importe peu: hormis *Mes jeunes années*, réédité par Tallandier en 2007, peu de textes traduits en français ont donné une idée juste des qualités littéraires de l'intéressé. Restait donc à nous en assurer nous-mêmes, en lisant Churchill en anglais!

Ses *Mémoires*, intitulés *The Second World War*, auraient dû changer la donne. Le dernier des six volumes de cette somme parut en 1954, soit la même année que le premier tome des *Mémoires de guerre* du général de Gaulle. La comparaison ne tournait néanmoins pas à l'avantage du nobélisé: la ou le «Connétable de France», selon la formule de l'ancien premier ministre britannique, va sélec-

tionner chaque information et ciseler en secret chacune de ses phrases, se voulant l'unique responsable du sort de la France durant la guerre et, après la Libération, du récit qu'il en livre, Churchill a choisi de construire un véritable monument.

Écarté du pouvoir dès 1945, le Vieux Lion a chargé ses principaux collaborateurs (son «consortium») de rassembler toutes les archives disponibles puis de rédiger les grandes lignes d'un texte, qu'il «churchillise» ensuite. Les différents chapitres en sont soumis aux autorités concernées (diplomates, généraux, politiques ou historiens) pour commentaire, révision et censure. Véritable fabrique, *The Second World War* est une œuvre collective: l'entorse aux lois de la littérature n'est qu'apparente, car nulle part on ne mesure mieux ce que le style de Churchill apporte aux documents ainsi rassemblés, métamorphosés par le travail de condensation et de distillation du grand mémorialiste. En anglais, toutefois...

La publication aux éditions Plon en 12 volumes, traduits l'année même de leur parution en Angleterre, de 1948 à 1954, était loin, en effet, de lui rendre honneur. Rééditée dans les années 1960 au Cercle du bibliophile,

cette traduction bâclée est, de plus, restée longtemps indisponible. Pour faire bon équilibre, rappelons que de Gaulle est, lui aussi, mal traduit de l'autre côté de la Manche...

Hauteur de vue

Quand, au début de 2009, les éditions Tallandier demandent à François Kersaudy de rédiger une introduction à une nouvelle réédition, plus précisément à la version abrégée (1000 pages au lieu de 3000) que Churchill avait supervisée en 1959 et qui n'avait encore jamais été présentée en France, ce spécialiste de l'histoire diplomatique et militaire, professeur à Paris-I, comprend dès la deuxième page qu'il lui sera impossible de commenter un texte où «I took the chair» devient «Je pris le fauteuil» au lieu de «Je présidai».

Quelques mois plus tard, sur les 400 pages du premier tome (le second, 1941-1945, paraîtra au printemps 2010), ne subsistent plus qu'une poignée de paragraphes repris de la traduction originale. C'est le grand écrivain que nous sommes enfin appelés à découvrir dans cette magnifique édition des *Mémoires de guerre*.

Et cette découverte est l'une des plus urgentes. La hauteur de vue de Churchill n'a pas d'équi-

valent. Si de Gaulle, en juin 1940, eut raison contre tout un peuple qui préféra se réfugier derrière un vieillard, Churchill fut chargé du seul pays «capable de supporter tout le poids et l'impact des destinées du monde» et de résister aux puissances de l'Axe, et ce, au moment où l'Italie prêtait son concours à l'Allemagne, où la France de Pétain se retournait contre son allié, où les États-Unis hésitaient encore à s'engager dans le conflit et où l'URSS, tenue par le pacte germano-soviétique, tirait profit de la situation, inconsciente de ce qu'il attendait à son tour.

Jamais Hitler ne fut plus près de la victoire. Mais, comme l'écrit Churchill, ce «tempérament britannique à la fois indomptable et imperturbable [...] fit peut-être pencher la balance [...]». Près de mille ans s'étaient écoulés depuis que la Grande-Bretagne avait vu des feux de bivouac étrangers sur son sol.

Collaboration spéciale

MÉMOIRES DE GUERRE

TOME 1, 1919-1941
Winston Churchill
Traduit de l'anglais
par François Kersaudy
Tallandier
Paris, 2009, 444 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 15 au 21 décembre 2009

ROMAN

1	LE SYMBOLE PERDU Dan Brown (JC Lattès)
2	L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrière (Boréal)
3	LA PREMIÈRE NUIT Marc Levy (Robert Laffont)
4	LE COCON Janette Bertrand (Libre expression)
5	PARADIS CLEF EN MAIN Nelly Arcan (Coups de tête)
6	L'ARRACHEUSE DE TEMPS Fred Pellerin (Sarrazine)
7	LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (Du Masque)
8	L'ÉCHAPPÉE BELLE Anna Gavaldà (Dilettante)
9	LA FAIM DE LA TERRE T. 1 Jean-Jacques Pelletier (Aire)
10	MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	SEXY L.-F. Marcotte (Flammarion Québec)
2	LA SOUVERAINETÉ DU QUÉBEC Jacques Parizeau (Michel Brûlé)
3	CHASSEURS D'ÉPICES Ethnè et Philippe de Vienne (Trécarré)
4	CÉLINE AUTOUR DU MONDE Gérard Schachmes (Libre expression)
5	LE GUIDE DU VIN 2010 Michel Phaneuf / Nadia Fourmier (de l'Homme)
6	LA SÉLECTION CHARTIER 2010 François Chartier (La Presse)
7	LE GUIDE DE L'AUTO 2010 Denis Duquet (Trécarré)
8	IL ÉTAIT UNE FOIS... LES EXPOS J. Doucet / M. Robitaille (Hurtubise HMH)
9	MEILLEURES RECETTES DE PLATS MIJOTÉS Carole Heding Munson (ADA)
10	L'ANNÉE CHAPLEAU 2009 Serge Chapleau (Boréal)

JEUNESSE

1	L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX Uderzo (Albert René)
2	LES CAMAYENS DE MONROYAL Achdé / Lapointe (Boomerang)
3	FASCINATION Stephane Meyer (Hachette Jeunesse)
4	COLOCS EN STOCK Hergé / Yves Laberge (Casterman)
5	LE ROYAUME DE LA MAGIE Geronimo Stilton (Albin Michel)
6	LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)
7	LES NOMBRILS T. 4: DUEL DE BELLES Delaf / Dubuc (Dupuis)
8	LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette)
9	JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 1 Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)
10	VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)

ANGLOPHONE

1	THE LOST SYMBOL Dan Brown (Doubleday)
2	OPEN André Agassi (Knopf)
3	ECLIPSE Stephane Meyer (Little Brown & Co)
4	THE ROAD Cormac McCarthy (Knopf)
5	THE VAMPIRE DIARIES: THE AWAKENING Lisa Jane Smith (Harper Collins)
6	UNDER THE DOME Stephen King (Scribner)
7	BON JOVI: WHEN WE WERE BEAUTIFUL Bon Jovi (Harper Collins)
8	NEW MOON: THE COMPLETE ILLUSTRATED... Mark Cotta Vaz (Little Brown & Co)
9	DEAD UNTIL DARK Charlene Harris (Ace Books)
10	THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO Stieg Larsson (Penguin Books)

carte-cadeau

Jouez la carte de la culture!

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Et l'humain, dans tout ça ?



LOUIS CORNELLIER

« L' évolution est un postulat général, devant lequel toutes les théories, toutes les hypothèses, tous les systèmes doivent dorénavant s'incliner et auquel ils doivent satisfaire pour être pensables et vrais. L'évolution est une lumière qui illumine tous les faits, une trajectoire que doivent suivre toutes les lignes de la pensée — voilà ce qu'est l'évolution. » Difficile de trouver mieux que cette profession de foi du père Teilhard de Chardin pour clôturer l'année Darwin (bicentenaire de sa naissance et 150^e anniversaire de la publication de *De l'origine des espèces*).

Le philosophe et latiniste Pierre Bellemare, qui la cite, en partage l'esprit. Dans *Regards sur la théorie de l'évolution*, ce professeur de droit canonique à l'Université Saint-Paul à Ottawa se penche librement sur l'œuvre de Darwin pour en évaluer les tenants et les aboutissants. La perspective de l'auteur est chrétienne, mais elle n'en est pas moins scientifiquement informée. Bellemare n'adhère pas au créationnisme. Il dit même, au sujet des partisans de cette idéologie, qu'ils sont « ignorants des procédés scientifiques et généralement peu au fait de la véritable nature de ce qu'ils attaquent ».

Pour éviter ce travers, Bellemare expose d'abord la genèse de la théorie de l'évolution. Il montre que l'idée d'évolution est très ancienne et que la théorie darwinienne qui en découle a été précédée par les travaux de plusieurs savants, notamment ceux de Linné, Buffon, Cuvier et du grand précurseur Lamarck. « À cet égard, constate-t-il, en 1859, une théorie comme celle de Darwin était devenue une conséquence naturelle, sinon inéluctable, d'une combinaison de mouvements scientifiques amorcés depuis longtemps. »

Après avoir exposé les propositions principales de la théorie de l'évolution, Bellemare souligne quelques-uns des « problèmes » qu'elle pose. Les parties molles du corps, par exemple l'œil, laissent peu de traces dans les archives fossiles, ce qui impose le recours à des conjectures. De plus, au moment où Darwin formule sa théorie, les lois de l'hérédité n'ont pas encore été découvertes (elles le seront par Mendel en 1865). Ce dernier manque est évidemment destiné à être comblé par la génétique des populations, qui relancera la théorie darwinienne dans les années 1930.

Trente ans plus tard, W. D. Hamilton proposera de faire des gènes, plutôt que des individus, le sujet véritable de la théorie (expliquant ainsi l'altruisme, puisque certains animaux peuvent se sacrifier pour la survie d'autres membres porteurs du même gène). Le célèbre Richard Dawkins défendra cette nouvelle synthèse avec force. Bellemare en profite, au passage, pour discréditer ce « flamboyant » personnage, qu'il qualifie de brillant mais simple vulgarisateur, qui n'aurait « aucune théorie à son actif ni aucune idée scientifique qui serait à la fois originale et viable » et qui serait « devenu une espèce de « chef de secte », zélé et fanatique » dans sa lutte contre la religion.

Bellemare plonge ensuite au cœur de son propos, qui consiste à affirmer que, en matière d'anthropologie philosophique, la théorie darwinienne est insuffisante. Inspiré par le philosophe australien David Stove (1927-1994), selon lequel « les affirmations de Darwin [Dawkins et les autres] sur les espèces vivantes n'ont pas un caractère universel » et « ne s'appliquent pas à toutes les espèces, et à l'Homme en particulier, qui constitue, presque toujours, une exception », Bellemare avance que l'erreur de Darwin « a été d'exclure la possibilité, pourtant assez forte, que l'espèce humaine ait pu évoluer en quelque chose de qualitativement différent de toutes les autres espèces animales ». Il précise que « le fait même de l'évolution ne laisse pas prise au doute », mais que la question reste « de savoir quels processus évolutifs ont pu jouer un rôle dans l'émergence de l'humanité et de quelle façon ils ont opéré ».

Selon Bellemare, la position de l'Église catholique dans ce débat est défendable. Elle admet que la science peut expliquer l'évolution de la vie animale, « y compris ce qu'il peut y avoir d'animal dans la vie humaine », mais elle ajoute que « l'Homme est une créature trop complexe et d'une

existence aux dimensions trop multiples pour que la théorie puisse entièrement en rendre compte [intellectuelle, morale, esthétique, religieuse, spirituelle]. L'Église, qui aurait tiré les leçons de l'affaire Galilée, n'interviendrait plus sur le plan strictement scientifique, mais s'opposerait au scientisme, qui prétend « que l'on peut tirer des sciences, et notamment de la théorie de l'évolution, tout un système philosophique, et le seul valable ».

La théorie darwinienne, écrit Bellemare, ne serait pas encore parvenue à fournir des explications convaincantes de certains traits humains (le rire ou la station verticale). La question de l'émergence du langage, qui, selon Chomsky résumé par Bellemare, « ne peut être que le résultat d'une mutation génétique profonde, complexe et soudaine ayant originellement affecté une population très restreinte », semble aussi échapper à la logique de la sélection naturelle, qui n'opère que sur la longue durée. Or, si Chomsky a raison, conclut notre guide, si la théorie de l'évolution, par une « limitation congénitale », achoppe sur la question de l'émergence du langage, n'est-on pas en droit de postuler « le caractère unique de l'espèce humaine » ? En cette fin d'année, il n'y aura que nous, en tout cas, pour porter un toast au génie de Darwin.

louisco@sympatico.ca

REGARDS SUR LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

Pierre Bellemare
Novalis
Montréal, 2009, 112 pages

BÉDÉ

Les incontournables de l'année 2009

FABIEN DEGLISE

Il y a eu du drame. Il y a eu de l'introspection, du rire, des retours en arrière et beaucoup de sauts en avant. En 2009, l'univers de la bande dessinée, ici et ailleurs, s'est une nouvelle fois dévoilé dans sa complexe et parfois profonde diversité. Pour le bonheur des mangeurs de bulles en boîtes. Et si, pour finir l'année, on ne devait en retenir que 10...

1- *Paul à Québec* (La Pastèque), Michel Rabagliati
C'est l'événement littéraire de 2009, côté 9^e art. Dans cette nouvelle aventure, Paul, qui poursuit son ancrage iconique dans la culture populaire québécoise, affronte ici la mort: celle d'un proche, celle qui unit les clans. Le propos n'est pas joyeux. Mais c'est encore avec la même poésie et la même finesse que Rabagliati nous transporte dans cette autre incursion au cœur de ce quotidien qui nous ressemble.

2- *Dieu en personne* (Delcourt), Marc-Antoine Mathieu
Tout bascule le jour du recensement: dans la foule, un homme s'avance à la table des fonctionnaires. Il n'a pas de papier. Il se présente: je suis Dieu. La suite est forcément rocambolesque, avec ses témoignages d'experts, ses réunions au sommet et son procès pour mettre au jour le vrai visage de l'inconnu. Un projet ambitieux soutenu



Illustration de Michel Rabagliati pour Paul à Québec

par un découpage intelligent et une écriture efficace.

3- *Le petit rien tout neuf avec un ventre jaune* (Futuropolis), Rabaté
Ce n'est rien de plus que l'histoire d'un marchand de farces et attrapes qui est en dépression, et c'est déjà beaucoup. Oui, il y a des coussins péteurs, des étrons en plastique et des masques en latex. Mais il y a aussi, par la finesse d'un dessin et la précision d'un scénario, le récit d'une douce dérive du côté loufoque du quotidien. Sensible et subtil.

4- *Harvey* (La Pastèque), Hervé Bouchard et Janice Nadeau
L'ovni littéraire de 2009 est remarquable. Plus roman illustré que bande dessinée, *Harvey* nous transporte quelque part dans une rue Tremblay, au printemps et dans l'incroyable légèreté de l'enfance. Les voisins sont gentils, la vie est savoureuse, sans souci, jusqu'à ce que la Grande Faucheuse vienne imposer une recomposition de l'existence. Un drame exposé ici avec une plume assumée, franche et lucide.

5- *L'Été 63* (Vents d'Ouest), Voro et Bourgne
Il a le coup de crayon talentueux, ce Voro et il le prouve une nouvelle fois avec cette séduisante et sensible autopsie des sentiments humains, à Paris et à la campagne, l'été de 1963. Les questionnements de l'adolescence n'y sont pas faciles. Ils sont aussi perturbés par la découverte d'une demi-sœur eurasienne et des non-dits du passé qui s'ensuivent.

6- *Happy Sex* (Delcourt), Zep
« Réservé aux adultes ». L'avertissement sur la couverture est bien placé. Après avoir servi son goût de l'insolence aux enfants, par l'entremise de son personnage Titeuf, Zep a voulu, le temps de cet album spécial, s'adresser aux parents. Cela donne une série de planches hilarantes — pisantes, même — sur les rela-

Illustration tirée de *Pachyderme*, de Frederik Peeters

tions qu'hommes et femmes peuvent entretenir parfois, une fois les enfants couchés.

7- *Blessure d'amour propre* (Dargaud), Martin Veyron
La mise en abîme est savoureuse. Un auteur de bande dessinée sur le déclin, accablé par son passé de bédéiste pornographique, cherche à s'en sortir. Mais ses années de jeunesse le rattrapent toujours. Résultat? Une œuvre peut-être autobiographique où le point G des femmes va prendre une place trop grande dans la vie d'un artiste qui voulait pourtant s'en éloigner. Très marrant.

8- *Coronado* (Casterman), Loustal et Dennis Lehane
Un homme sort de prison. Son

père vient le chercher, dans une voiture volée, avec de la coke dans la boîte à gants et une pute sur le siège arrière. Avec son légendaire coup de crayon, Loustal vient une fois de plus mettre des couleurs vives dans une histoire sombre: la nouvelle *Avant Gwen* du « polariste » Dennis Lehane. Coup de feu, trahison et déchéance humaine. Tout est là. Et paradoxalement, c'est beau.

9- *Mon petit nombril* (La Pastèque), Pascal Colpron
Du blogue au papier. En 84 pages, un jeune directeur artistique livre ici le journal de bord de sa vie de père. Plancher par planche. Le résultat, lui, est bien sûr très égocentrique, mais il n'en demeure pas moins une balade amusante, délirante et parfois fine dans la paternité d'un trentenaire. Au temps de la technologie. Sympathique.

10- *Pachyderme* (Gallimard), Frederik Peeters
Esprits trop cartésiens, s'abstenir. Dans ce récit à l'esthétique impeccable, une femme va rejoindre son mari hospitalisé après un accident de la route. Et c'est certainement la seule chose cohérente dans cette histoire où les médecins dansent, les morts parlent et les espions circulent à travers la tuyauterie d'une maison. Nous sommes en Suisse romande en 1951. Peut-être.

ARTS VISUELS

Un survol éclairant de l'histoire de la peinture au Québec

PAUL BENNETT

Les ouvrages généraux sur l'histoire de l'art au Québec qui sont à la fois rigoureux, éclairants et pertinents ne sont pas aussi nombreux que l'on croit. Aussi vaut-il la peine de signaler la parution récente à compte d'auteur de *Peinture et sculpture québécoises. Structures et points forts (1670-1995)*, de Jean-René Ostiguy, un « patriarce » dans le domaine puisque, après avoir été critique d'art (notamment au *Devoir*) et professeur d'histoire de l'art dans les années 1950, il fut longtemps (de 1965 à 1986) conservateur de l'art canadien au Musée des beaux-arts du Canada. Son ouvrage *Un siècle de peinture canadienne (1870-1970)*, paru en 1970, est encore aujourd'hui considéré comme un classique du genre.

Dans l'introduction à son dernier livre, l'auteur avoue bien humblement ne chercher, à partir de sa longue fréquentation des œuvres du passé, qu'à dégager l'apport des personnalités qui lui ont semblé les plus novatrices dans l'histoire de la peinture et de la sculpture au Québec, ainsi qu'à apporter quelques réflexions personnelles sur les artistes contemporains qui le touchent « au jour le jour ».

Au terme de ce survol (l'ouvrage ne compte que 142 pages, en plus de notices biographiques succinctes pour chacun des artistes mentionnés), Jean-René Ostiguy souligne qu'« au Québec, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'art n'est pratiquement que le reflet de la société, après quoi il semble bien que certains artistes participent plus franchement à structurer l'imaginaire collectif ». L'œuvre déterminante de ces artistes novateurs, c'est ce que l'auteur désigne comme les « points forts » de l'histoire de l'art au Québec.

Les tendances qu'il observe et les artistes qu'il distingue sont plutôt consensuels et risquent peu de soulever la controverse. L'ouvrage a toutefois le mérite de mettre en relief l'œuvre de certains peintres méconnus, tel Edmond Lemoine (1877-1922), ou aujourd'hui négligés, tels Rodolphe Duguay (1871-1973) ou Louis Muhlstock (1904-2001). L'importance accordée par M. Ostiguy à d'autres artistes, par exemple Jean Dallaire (1916-1965), à qui il a déjà consacré une étude, est plus contestable. Mais les choix de l'auteur, même dans le cas des artistes toujours en activité, sont le plus souvent judicieux et parfaitement défendables.

Le principal problème du livre de M. Ostiguy réside dans sa présentation très austère: étant publié à compte d'auteur, le volume ne comprend que peu de reproductions d'œuvres (huit en tout), ce qui, dans ce type d'ouvrage, n'en facilite pas la lecture pour ceux qui connaissent moins les œuvres qui font l'objet d'une analyse. Espérons qu'un éditeur s'efforcera à reprendre le travail de M. Ostiguy, mais avec des illustrations abondantes qui en décupleraient l'intérêt.

L'ouvrage est distribué dans certaines librairies, mais on peut aussi se le procurer en écrivant à l'adresse courriel suivante: dajrostiguy@sympatico.ca.

Le Devoir

PEINTURE ET SCULPTURE QUÉBÉCOISES

STRUCTURES ET POINTS FORTS (1670-1995)
Jean-René Ostiguy
À compte d'auteur, Gafineau, 2009

L'Atelier du peintre, 1909, de Charles Huot. Collection du Musée national des beaux-arts du Québec.

Le Devoir